

Le Cri

REVUE DE PRESSE
PRESS REVIEW



© Laurent Philippe

CREATION 2008
RENCONTRES CHOREGRAPHIQUES INTERNATIONALES
DE SEINE SAINT DENIS

Compagnie Nacera Belaza

Extraits de presse / Press Extracts

Véritable exercice de jouissance très strict [...] elle met dans la balance l'ascèse et la transe. Avec le Cri, Nacera Belaza signe une rêverie majeure sur l'humain et son désir de spiritualité en s'autorisant le plaisir.

Real exercise of very strict enjoyment [...] she puts some asceticism and some trance in balance. With *Le Cri* Nacera Belaza is the author of a daydream about the human and its desire of spirituality which allows the pleasure.

Rosita Boisseau, *Le Monde*, mai 2008 - May 2008

Impressionnante d'honnêteté, d'acharnement, de pur plaisir [...] le Cri sans jeu de mots laisse sans voix.

Impressive of honesty, of determination, of pure pleasure [...] without any play on words *Le Cri* leaves speechless.

Marie-Christine Vernay, *Libération*, mai 2008 - May 2008

In her minimal work Ms. Belaza has revealed nothing and everything in a captivating swoop.

Dans un travail minimaliste, Madame Belaza révèle le tout et le rien dans une progression captivante.

Gia Kourlas, *New York Times*, septembre 2009 - September 2009

Nacera Belaza réussit magistralement à nous captiver par son exigence implacable, sa recherche inlassable d'une véritable écriture du mouvement. Rien n'est laissé ni au hasard, ni à l'à-peu-près. Pas une minute de trop. Pas une image inutile. Et une bande-son d'une rare intelligence.

Nacera Belaza magnificently succeeds to captivate us through her remorseless demanding, her unremitting quest of a genuine writing of the movement. Nothing is left neither to the chance nor to the approximation. The exact timing. Not any useless picture. And a soundtrack of a rare intelligence.

Agnès Izrine, *Danser*, juillet 2008 - July 2008

Belaza dessine sur le plateau ce qui va être au-delà au mouvement. Elle va vers l'instant originel.

Belaza draws on the stage what goes beyond the movement. She tends to reach the original instant.

Jean-Jacques Sarlat, *Montpellier Plus*, octobre 2008

Cette pièce est une véritable lueur : elle montre la puissance d'une écriture abstraite et minimale irradiant deux corps au diapason.

This play is a true light : it shows the power of an abstract and minimal writing that irradiates two bodies on the same wave-length.

Nathalie Yokel, *La Terrasse*, juillet 2009

Une pièce rare dont la sensualité paradoxalement ascétique se nourrit d'une eau très rare : la justesse et la sincérité.

A rare piece whose sensuality paradoxally ascetic lives on a very rare water : truth and sincerity.

Rosita Boisseau, *Télérama*, 11 février 2009

Minimaliste et essentiel, le duo des Belaza touche à la grâce.

Minimalist and essential, the duo of the Belaza is a touch of grace.

**Carine Bel, Le Dauphiné Libéré,
novembre 2009**

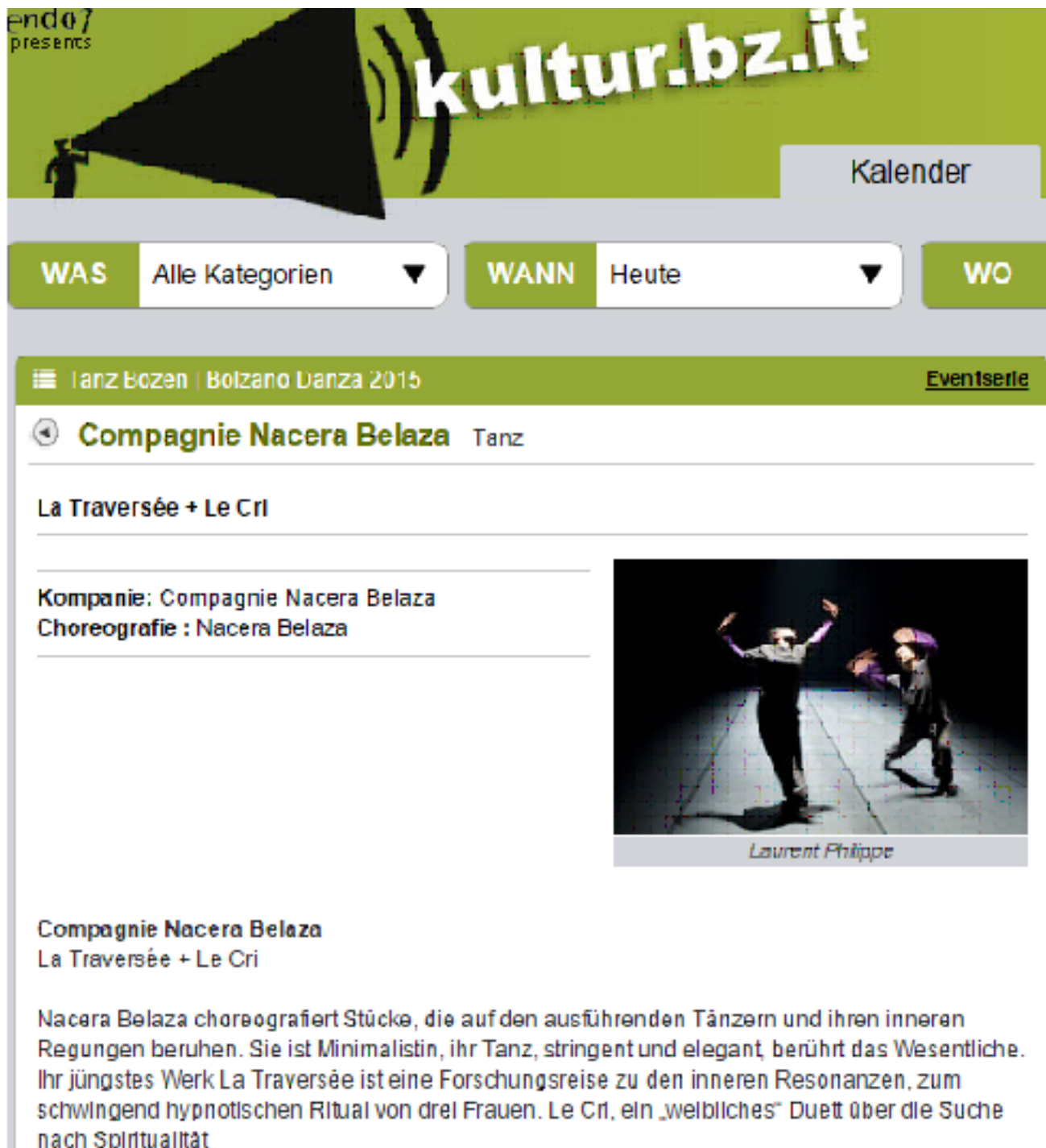
Presse écrite et Internet

Print and Internet Media

<http://www.kultur.bz.it/>

Juillet 2015 - July 2015

Following *Le Cri & La Traversée* - 2015 July, 20, Tanz Bozen - Bolzano Danza Festival (Italy)



The screenshot shows the website interface for kultur.bz.it. At the top, there is a green banner with the text 'kultur.bz.it' and a logo of a person holding a megaphone. Below the banner, there is a navigation bar with three buttons: 'WAS' (Alle Kategorien), 'WANN' (Heute), and 'WO'. A 'Kalender' button is also visible. The main content area is titled 'Tanz Bozen | Bolzano Danza 2015' and features an 'Eventserie' link. The event details are for 'Compagnie Nacera Belaza' (Tanz) with the title 'La Traversée + Le Cri'. The company and choreographer are both listed as 'Nacera Belaza'. A photograph of two dancers in a dark setting is shown, with the name 'Laurent Philippe' below it. The text below the photo describes the company and the event.

end07 presents

Kalender

WAS Alle Kategorien ▼

WANN Heute ▼


WO

Tanz Bozen | Bolzano Danza 2015 [Eventserie](#)

← **Compagnie Nacera Belaza** Tanz

La Traversée + Le Cri

Kompanie: Compagnie Nacera Belaza
Choreografie : Nacera Belaza



Laurent Philippe

Compagnie Nacera Belaza
La Traversée + Le Cri

Nacera Belaza choreografiert Stücke, die auf den ausführenden Tänzern und ihren inneren Regungen beruhen. Sie ist Minimalistin, ihr Tanz, stringent und elegant, berührt das Wesentliche. Ihr jüngstes Werk La Traversée ist eine Forschungsreise zu den inneren Resonanzen, zum schwingend hypnotischen Ritual von drei Frauen. Le Cri, ein „weibliches“ Duett über die Suche nach Spiritualität

Nacera Belaza a Bolzano con *Le Cri* e *La Traversée*

20 . 07 . 2015

21.00

BOLZANO - TEATRO COMUNALE | TEATRO STUDIO

Per la prima volta a **Bolzano Danza**, l'artista franco-algerina **Nacera Belaza** presenta il **20 luglio 2015** la sua poetica attraverso due lavori: il duetto *Le Cri*, lavoro che le ha permesso di raggiungere la fama internazionale, e il nuovo *La Traversée* mai presentato in Italia. Ne *Le Cri*, duetto danzato con la sorella, si abbandona a forze spirituali, all'ascesa e alla trance in relazione allo spazio; in *La Traversée*, trio femminile in cui non è in scena, all'oscurità e al silenzio che mettono in risonanza il corpo con l'interiorità.

Nacera Belaza, sviluppa il suo raffinato lavoro in una dimensione quasi sacrale. La sua è una danza pura, astratta, dove trova poco spazio la narratività. La rivolta contro il mondo, il piacere per la dissoluzione, la fascinazione per una dimensione mistica e di trance sono le forze che muovono i suoi lavori.

Nata in Algeria, Nacera Belaza giunge in Francia a 5 anni. La sua passione per la danza si scontra con l'opposizione familiare, così la sua formazione avviene in modo quasi clandestino, precludendole uno sbocco accademico, ma non la possibilità di emergere.

La sua compagnia nasce nel 1989, con un'insolita caratteristica: la spinta verso la conciliazione di fede e arte del movimento, in una danza che intreccia ossimori come ascesi e piacere, spiritualismo e sensualità. In questo lavoro la graduale presa di coscienza del sé è sublimata dai salmi di Larbi Bestam e dalle voci di Maria Callas e Amy Winehouse.

Francesca Bernabini

FESTIVAL C'EST COMME ÇA

Trois pièces pour éveiller les sens

Ce soir, la danseuse et chorégraphe rémoise Nacera Belaza invite le public à se libérer des idées reçues et recevoir ses spectacles de manière sensuelle.

« C'EST la première fois que je joue les trois pièces en un soir ». À partir de 19 heures, Nacera Belaza se représentera, avec sa sœur Dalila, au Palais des rencontres.

À peine débarquée de ses tournées américaine et algérienne, la danseuse, qui a grandi à Reims, se pose le temps d'une soirée sur la scène castelle, dans le cadre du festival C'est comme ça. Les trois pièces *Le Cri*, *Le Temps scellé* et *Les Sentinelles* traitent de la vigilance, l'ancrage et la disparition. Elles ont cependant un point commun, celui du rapport au public et du détachement cérébral.

« Les choses que j'ai comprises dans la vie, je les ai traversées au niveau des sens. Il faut que le spectateur accepte de faire confiance à son ressenti », explique-t-elle. Le directeur du festival, Christophe Marquis confirme : « Les publics dits formés



Nacera Belaza, lors d'un spectacle avec sa sœur Dalila. Archives Laurent P. G. P. P.

sont, en fait, déformés. Arriver sans idée préconçue, c'est aussi la démocratisation de l'art.»

Ce rapport, presque charnel, au public, Nacera Belaza le traduit par nombre d'anecdotes qui se passent autant à Toronto, Alger ou Annecy. Lorsqu'elle évoque ce gérant d'hôtel venu voir son spectacle, et qu'en substance, il lui dit qu'il n'a pas aimé, elle s'interroge. Mais lorsque le même gérant d'hôtel vient la voir deux mois plus tard, en lui disant qu'il dis-

cutait du spectacle, la veille, avec sa femme, elle sait qu'elle a touché son but. « Il faut pouvoir s'affranchir du « J'aime, j'aime pas ». Je ne crée pas des pièces pour qu'elles soient appréciées, affirme celle qui est également chorégraphe, mais pour qu'elles soient trébuchées dans la vie de chacun.»

Ainsi, lorsqu'elle dit que ses pièces, qui « sculptent l'espace », sont éprouvantes, ce n'est pas au sens physique du terme, mais intérieur. Pour que le public soit

réceptif, il faut évidemment une écriture mais également savoir gérer le Tout, comme elle l'appelle. « Ce n'est pas ce que les spectateurs voient qui est fatigant, mais ce qu'ils ne voient pas.»

Édouard DROPSY

À partir de 19 heures au Palais des rencontres. Forfait soirée : de 8 à 12 euros.

- *Le Cri* : de 6 à 9 euros.

- *Les Sentinelles* et *Le Temps scellé* : de 6 à 9 euros.

Tél. 03.23.82.87.22.

Anecdotes

TBA: Compagnie Nacera Belaza

Day 8: The French-Algerian choreographer's dance asks a lot of the audience, but rewards with its rigorous trance. Thru Sept 22

Published Sep 20, 2013, 10:00am

With [Randy Gragg](#)



Image: [GK Wilson](#)

Compagnie Nacera Belaza's intriguing opening performance Thursday asked a lot of the audience. Or rather the audience had to ask a lot of itself. It begins with nearly imperceptible change from darkness to light and the Algerian-born, French-trained choreographer's own movement from head down, arms out, to head up arms up. It's a bit like watching a flower bloom—without the benefit of advanced-motion film.

Belaza blends two cultural contexts. Though she left Algeria at five, there's no mistaking her interest in the rhythms and movements of North African music and dance. Most of all, she appears to be interested in the trance rituals. The syncopated rhythms and chanting that pervaded the soundtracks of the evening's opening "Le Trait solos" mashed up with a single woman's repetitions of gospel-like vocal motifs are transportive in and of themselves. But the flowering first solo and a second solo in which Nacera simply twirled recalled the kind of ecstatic dances still engaged in both N. Africa and Southern Black Churches. Yet the rigorous form in both was as modern as Merce.

Nacera Belaza: *Le Trait solos* and *Le Temps Scelle* Con-Way Fri, Sept 20 at 8:30

Nacera Belaza: *Le Cri* Con-Way Sat, Sept 21 at 8:30

Belaza hails from the French dance world that produced Compagnie Maguy Marin. And as when that dance troop performed their demandingly evocative blend of theater and movement in Portland for the first time in the late '90s, a solid third of the TBA audience gave up at intermission. Indeed, so minimal was the first two dances' movements, when the lights came up for the break, the audience (me among them) was befuddled: Is this just part of the show?

Those who stayed experienced Nacera and her sister, Dalila, performing a far different kind of dance. Or so it seemed. To an even more deeply patterned mash-up of North African rhythms, gospel, and a thumping baritone sax (or maybe bass clarinet) played as both wind instrument and drum, the duo moved in a liquidy form that at first seemed ecstatic but gradually showed its almost machine-like patterns—indeed, as their momentum grew, the music itself grew more abstracted. So much dance plays with or against the music it is set to, but is ultimately made to be a show. Belaza's choreography is more about powerful relationship between the music, light, and dancers. The audience is merely invited to watch.

Nenehna negotovost me navdihuje

(Interview Nacera Belaza : "l'incertitude qui persiste inspire")

30. avgust 2013 , Avtor: [Ana Gruša Golja, SiGledal](#) , Objavljeno v: [Na rampi](#)

Intervju z Nacero Belazo, francosko plesalko alžirskega rodu, ki se bo z uprizoritvijo *Le Cri* na Mladih levih predstavila danes, 30. 8. 2013. Po sili razmer – številne obveznosti umetnice – sva kratek intervju opravili kar po telefonu, med njeno potjo na letališče.



Le Cri / foto Laurent Philippe

Bi mi lahko za začetek opisali svojo umetniško pot?

Sem samoukinja plesa, študirala sem sodobno književnost. To, da sem plesala sama, zase, mi je pomagalo razviti zelo osebni pristop do plesa in dela, ki sem ga želela razvijati s telesom. Moja skupina tako deluje že več kot dvajset let.

Kako je potekalo ustvarjanje plesne predstave *Le Cri*?

Predstava *Le Cri* ima zelo dolgo zgodovino, začela sem jo ustvarjati leta 2003. Tisto leto sem namreč videla predstavo tradicionalnega plesa, v kateri sta me še posebej pritegnila odnos in občutek povezanosti med nastopajočimi in publiko. Nastopajoči so namreč prosili gledalce, naj se praktično povežejo med seboj in z dogajanjem na odru, naj razmišljajo o dogajanju na odru. Od takrat je ideja zorela, iskala sem drugačen odnos z gledalci. *Le Cri* je povezan z dvema pomembnima dogodkoma v mojem življenju: leta 2013 sem se odrekla delu v skupini in prešla na ples v duetu. Druga pomembna stvar se je zgodila leta 2007, ko sem prenehala koreografirati in se posvetila iskanju unikatne geste, ki presega samo predstavo in doseže vrhunec v izbruh čustev. Šele nekaj let kasneje sem se zavedela, da predstava *Le Cri* dobro prikaže moj način doživljanja plesa: plesati sem začela v svoji sobi, plesala sem v majhnih, tesnih prostorih in ne v plesnih studiih in zavedala sem se, da iščem svobodo biti. To svobodo sem lahko dosegla na dva različna načina: lahko sem potovala ali pa se potopila sama vase. Odločila sem se za drugo. Sedaj, ko gledam predstavo *Le Cri*, vidim, da prikazuje ravno to odločitev, to resničnost: na odru se potapljam sami vase, da bi našli občutek svobode. Od te predstave naprej je zgradba mojih predstav drugačna: v predstave sem začela vnašati

ponavljajoče se elemente, pravzaprav so vse moje predstave zgrajene na enem samem, ponavljajočem se gibu.

Mogoče se motim, vendar se mi je ob gledanju videa predstave na spletni strani Youtube zdelo, da opažam vpliv hiphopa.

O moj bog (smeh). Ne, hiphop me ne zanima. Tisto, kar ste morda opazili, je energija teles in stik s publiko, ki sta podobna. Zanima me energija, ki se pojavi v notranjosti posameznika, in njena znamenja zunaj njegovega telesa. Raziskovanje zmogljivosti telesa me zanima, vendar ne na tak način, kot to počne hiphop.

Zakaj ne marate objav posnetkov svojega dela? Vsi video posnetki na Youtube imajo zraven objavljeno prošnjo vaše menedžerke, naj se jih sname z interneta.

Moje predstave so osnovane na zelo minimalističnih gestah. Ko gledamo video, se osredotočimo zgolj na to, kar se dogaja na odru – gesta je tako videti brezpomenska. V videu se ne vidi glavnih dejanj mojih predstav.

Duo plešete s svojo sestro Dalilo? Zdi se, da sta si zelo blizu.

Da, pleševa skupaj, moja sestra interpretira vse moje predstave že več kot dvajset let, živeli sva enako življenje: odrasli in živeli sva skupaj. Zadnja leta raziskujeva solo ples ter premikava meje plesa v dvoje. Je moja sopotnica in predstava *Le Cri* je sad najinih razmišljanj.

Se kdaj počutite razklani med Francijo in Alžirijo?

Vse življenje živim razklana med obema državama, rojena sem v Alžiriji, živim pa v Franciji. Poletne počitnice sva s sestro preživljali v Alžiriji in se skupaj vračali v Francijo ob začetku šolskega leta. Nikjer nimam občutka vkoreninjenosti, moj jaz je sestavljen iz obeh kultur. Naučila sem povezati državi, naučila sem se prilagajati: v obeh državah se najdejo stvari, ki mi absolutno ne odgovarjajo. Nenehna negotovost me navdihuje, nikjer ne živim za stalno. Znam se prilagajati. Take selitve niso izvedljive, če je pristop do njih pasiven: treba se je nenehno spraševati o svoji identiteti.

Katere stvari vam torej ne odgovarjajo?

Lahko bi sestavila zelo dolg seznam. V Franciji se nikakor ne morem poistovetiti z odnosom do klasičnega plesa, moje telo se izraža drugače, prav tako odnos energije do zemlje in neba. Ustvari se stalen filter med obema kulturama; to, kar nas obdaja, ne absorbiramo pasivno. Veliko sem se spraševala o vlogi religije v Alžiriji, zdi se mi, da ljudje sledijo normam brez razmišljanja. Sama sem navajena, da vse redno postavljam pod vprašaj.

Körper bauen Bilder

(Les corps fabriquent des images)

Mladi levi

Minutenlang drehen die beiden Frauen im Stehen ihre Oberkörper von einer zur anderen Seite. Kopf und Arme der Körperbewegung sind locker, wie das Pendel einer Uhr. Zwei Schamaninnen in Trance, könnte man meinen, die trotz Bewegung tief in sich ruhen.

Um universelle Gegensätze rankt sich das 40-minütige Stück "Le Cri" (Der Schrei) der algerisch-französischen Choreografin Nacera Belaza, die mit ihrer Schwester Dalila performt. Helle und dunkle Lichtgestaltung, räumliche Distanz und Nähe zum Publikum, monotone und virtuose Bewegungen, in diesem Spannungsfeld kreist Belazas Choreografie. Ihre dunkellila Pumphosen und das dicke, lockige, hochgesteckte Haar verströmen modernes, orientalisches Flair.

Unpräzise erweitert Belaza die zeitgenössische Tanzsprache mit rituellen Bewegungsmustern, was dem Stück eine eigenartige Langsamkeit verleiht. Diese bedächtige Atmosphäre bleibt selbst dann, wenn der eingespielte Sound von Alltagsgeräuschen oder einem traditionellen, arabischen Gesang zu Verdi-Arien oder einem Rap wechselt. Ohne eine Geschichte zu erzählen oder eine Entwicklung zu vollziehen, endet das Stück mit einem knappen Video der sich drehenden Frauen. "Le Cri" setzt viele Bilder frei. Schlussendlich bleibt man damit etwas abrupt alleine zurück.

DREHEN WIE EIN DERWISCH

(tourner comme un derviche)

Veröffentlicht am 08.08.2013, Autor **Malve Gradinger**

„Le Cri“ der Algerierin Nacera Belaza - Tanzwerkstatt Europa



"Le Cri" von Nacera Belaza Foto © Laurent Philippe

Jedes Festival, und das ist gut so, hat seinen eigenen Charakter. Die Münchner Tanzwerkstatt Europa (TWE) von Joint-Adventures-Chef Walter Heun fährt zweigleisig: tagsüber Workshops für Profis und Laien, abends Vorstellungen der Choreographen-Gäste – wobei einige auch als Workshops-Dozenten aktiv sind. So entsteht jeden Sommer für zehn Tage eine interessierte, sich austauschende Tanzgemeinde. Und was könnte für den Tanz förderlicher sein?

Mit der städtischen Dance Biennale kann Heuns private Veranstaltungsinitiative natürlich nicht konkurrieren. Was auch nicht ihr Ziel ist. Aber trotz nochmals gekürzter Subvention der Stadt (von einst 165 000 Euro ging es allmählich runter auf jetzt 100 000 Euro), konnte Heun diesmal wieder neue Tendenzen vorstellen.

Der Auftakt mit „Here comes the Crook“ (wir berichteten), zugegeben keine Glücksstunde, war immerhin der Versuch zu einem schräg verfremdeten Musical. Und das Versuchen, Riskieren, Erneuern macht ja den zeitgenössischen Tanz aus. Da ist nicht alles perfekt, aber immer wieder gelingt auch etwas. Wie bei dem Niederländer Jeftha van Dinther, der schon bei einer früheren TWE mit einer luftigen Trampolin-Choreographie überraschte. „Grind“ nennt er sein grenzgängisches Solo: „Schinderei“. Und er robbt über den Boden, schlägt autistisch wiederholt mit dem Rücken gegen eine Wand, zerrt und schleppt ein Endloskabel heran. Alle Bewegung in einem wie elektrisch geladenen repetitiven Rhythmus. David Kiers' in Klang und Rhythmus die Nervenenden reibender Soundtrack peitscht ihn an. Das Dunkel, das Grauschimmerige, Halbschattige von Lichtkünstlerin Minna Tiikainen verschluckt ihn, gibt ihn unscharf preis, umzuckt ihn mit Lichtblitzen und -schleifen. Ein Solo als Metapher auf den freiwilligen Arbeitssklaven unseres Stresszeitalters und zugleich auf die allgegenwärtige Reizüberflutung – das bleibt im Hirn haften.

„Le Cri“ der in Frankreich lebenden Algerierin Nacera Belaza mag in seiner Kargheit nicht jedermanns Geschmack sein. Aber auf Belazas biographischem Hintergrund formuliert sich in diesem mit ihrer Schwester getanzten Duett eine starke persönliche Aussage: dieser „Schrei“ ist eine Befreiung von dem frühen elterlichen Tanzverbot – ist letztlich die Selbstbehauptung einer Autodidaktin. Während englischer Popsong gegen arabische Allah-beschwörende Klänge ankämpft oder umgekehrt (Belazas Zwiespalt zwischen zwei Kulturen), schwingen die beiden - Derwische des 21. Jahrhunderts - immer nur Oberkörper und Arme im Halbkreis, den Blick nach innen gewendet. Bis sie, ein kurzes Mal nur, in wild zuckende Bewegung ausbrechen und am Ende in einer Videoprojektion als virtuelle Körper völlig überdrehen.

Wenn die Stadt nicht ein bisschen mehr locker machen kann, könnte Heun seine TWE nach 22 erfolgreichen Jahren aufgeben. Heun, auch Chef des Tanzquartiers Wien, hat schon einige Angebote zu auswärtigen Festival-Leitungen. Für München jedoch wäre es ein Verlust.

Recensione/1

Ballerini e movimenti rapidissimi

SERGIO TROMBETTA

Le Cri» (il grido) della coreografa algerina Nacera Balaza, in scena con la sorella Dalila al Gobetti per Torinodanza, è la semplice progressione di un gesto, la torsione di busto, capo, braccia che oscillano a destra e sinistra, prima impercettibile nel buio, poi sempre più evidente, articolato, mentre una

nenia araba aumenta di volume e le luci si fanno sempre più forti. Il crescendo arriva al massimo quando irrompe la voce di Maria Callas nel finale di Traviata. Seguita da Ami Winehouse. Due voci drammatiche che si sovrappongono e segnano un parossismo gestuale non più controllabile. Tanto che alla fine le due danzatrici lasciano il posto alla proiezione di corpi in rapidissimo movimento.

Le Cri al Teatro Gobetti di Torino



Focus sguardi distanti / Teatro Gobetti 11 ottobre 2012 | ore 20,30 [durata 45']

LE CRI coreografia Nacera Belaza interpreti Dalila Belaza, Nacera Belaza luci Éric Soyer regia luci Christophe Renaud video Nacera Belaza Compagnie Nacera Belaza in coproduzione con Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis, Le Forum: Scène conventionnée de Blanc-Mesnil, Biennale du Val de Marne, CCN de Caen – Basse-Normandie nell'ambito di «Accueil-Studio», Ministère de la Culture et de la Communication e Centre Chorégraphique National de Créteil et du Val de Marne, Compagnie Montalvo-Hervieu La Compagnie Nacera Belaza è sostenuta da DRAC Île-de-France La Compagnie Nacera Belaza è in residenza a Le Forum: Scène conventionnée de Blanc-Mesnil con il sostegno di Conseil Général de Seine-Saint-Denis, Ambassade de France en Algérie, Culturesfrance, AARC (Agence Algérienne pour le Rayonnement Culturel) Ministère de la Culture algérien, CND (prêt de studios) e EMA (Écoles Municipales Artistiques) de Vitry-sur-Seine (résidence), Cité internationale des arts

Giovedì 11 ottobre 2012, Torinodanza ospiterà per la prima volta, nell'ambito del focus Sguardi distanti, la coreografa/danzatrice Nacera Belaza che metterà in scena al Teatro Gobetti il suo spettacolo dal titolo Le cri. Nacera Belaza, artista franco-algerina sviluppa il proprio raffinato lavoro in una dimensione quasi sacrale. La sua è una danza pura, astratta, dove trova poco spazio la narratività. La rivolta contro il mondo, il piacere per la dissoluzione, la fascinazione per una dimensione mistica e di trance sono le forze che muovono i suoi lavori. Nata in Algeria, Nacera Belaza giunge in Francia a 5 anni. La sua passione per la danza si scontra con l'opposizione familiare, così la sua formazione avviene in modo quasi clandestino, precludendole uno sbocco accademico, ma non la possibilità di emergere. La sua compagnia nasce nel 1989, con un'insolita caratteristica: la spinta verso la conciliazione di fede e arte del movimento, in un percorso iniziato oltre quindici anni fa con A ciascuno la sua chimera. L'ostinazione della coreografa è premiata quest'anno con un debutto al Festival d'Avignon 2012. Le cri è un proseguimento della riflessione che la coreografa dedica al ruolo e al confronto sul corpo, attraverso una ricerca minimalista da solista e al contempo con l'esplorazione del gruppo inteso come comunità. In sospenso, come un lieve alito di vento, aleggia sul pubblico la necessaria rifrazione sul rapporto che lega chi assiste allo spettacolo a chi determina l'esperienza scenica. Da più parti è stato rimarcato come questa danza intrecci ossimori come asceti e piacere, spiritualismo e sensualità. In questo lavoro la graduale presa di coscienza del sé è sublimata dai salmi di Larbi Bestam e dalle voci di Maria Callas e Amy Winehouse.

Emozioni in scena

TorinoDanza un giro del mondo delle coreografie

CLAUDIA ALLASIA

«FESTIVAL per spettatori curiosi» è il sottotitolo di TorinoDanza2012 coniato dal direttore Gigi Cristoforetti pensando a un cartellone di danze «generazionalmente e geograficamente poco visibili». Aperto a settembre dal popolare *Panorama* di Découflé, la rassegna ha già presentato compagnie decisamente atipiche, come le tre formazioni hip-hop di strada, made in Japan, ma il prossimo lungo weekend ballerino si preannuncia come il clou della programmazione inconsueta: da domani a domenica sarà infatti possibile intraprendere ogni

Balletto

Domani “Le Cri” di Nacera Belaza, venerdì “Island of no memories” di Kaori Ito, poi “The Old King” di Moreira e Runa

DAL GIAPPONE
«Island of no memories» di Kaori Ito, alle Fonderie Limone

sera, alle 20.30 puntuali, un giro del mondo delle loro anomale ma sovente pressanti poetiche in compagnia dei coreografi più giovani di TorinoDanza.

Domani sera al Teatro Gobetti debutta l'emozionante brano *Le Cri* composto nel 2008, tra misticismo e trance dalla coreografa franco-algerina Nacera Belaza. Autodidatta per l'opposizione della famiglia, che le impedisce di studiare danza al suo arrivo dall'Africa e la costringe per molti anni a formarsi di nascosto, la Belaza fonda nel 1989 la sua compagnia e debutta con un lavoro dal titolo significativo: *A ciascuno la sua chimera*. Invitata quest'anno ad Avignone, Nacera

Belaza presenta il lavoro di cui firma il bel video sulle trame interiori di luce-suono-corpo e la danza sacrale dalla particolarissima concezione spaziotemporale («che scolpisce il vuoto», dice), di cui è anche interprete, accanto alla sorella Dalila, su una colonna sonora che alterna i salmi di Larbi Bestam alle voci inconfondibili di Maria Callas e di Amy Winehouse.

Venerdì invece, alle Fonderie Limone, è protagonista il corpo senza memoria di *Island of no memories* di Kaori Ito, la danzatrice tra Oriente e Occidente di Alain Platel (ma anche di Découflé, Cherkaoui e Preljocaj), nata in Giappone nel 1970, for-

Dalla Callas a Winehouse si danza con Nacera Belaza

DANZA Una danza pura e astratta dove trova poco spazio la narratività, tanto da farla definire dalla critica "una dimensione quasi sacrale". Questo è il tratto distintivo della coreografa-danzatrice Nacera Belaza che metterà in scena, dopodomani al Teatro Gobetti, il suo "Le cri" per il focus "Sguardi distanti" del festival "Torinodanza".

Questo lavoro è un proseguimento della riflessione che la coreografa dedica al ruolo e al confronto sul corpo attraverso una ricerca minimalista da solista e al contempo con l'esplorazione del gruppo inteso come comunità. In sospeso, come un lieve alito di vento, aleggerà sul pubblico una necessaria riflessione sul rapporto che lega chi assiste allo spettacolo a chi determi-

na l'esperienza scenica. Da più parti è stato rimarcato come questa danza intrecci ossimori come ascesi e piacere, spiritualismo e sensualità. E, in que-

sto spettacolo, la graduale presa di coscienza del sé è sublimata dai salmi di Lari Bestam e dalle voci di Maria Callas e Amy Winehouse. Nata in Algeria, Nacera Belaza giunse in Francia a 5 anni, ma la sua passione per la danza si scontrò con l'opposizione familiare. Ecco allora che la sua formazione è avvenuta in modo quasi clandestino, precludendole uno sbocco accademico. Sarà per questo che tra i suoi temi preferiti si trovano la rivolta contro il mondo, il piacere per la dissoluzione e la fascinazione per una dimensione mistica e di trance (Info: 011 5169555). ● ANTONIO GARBISA



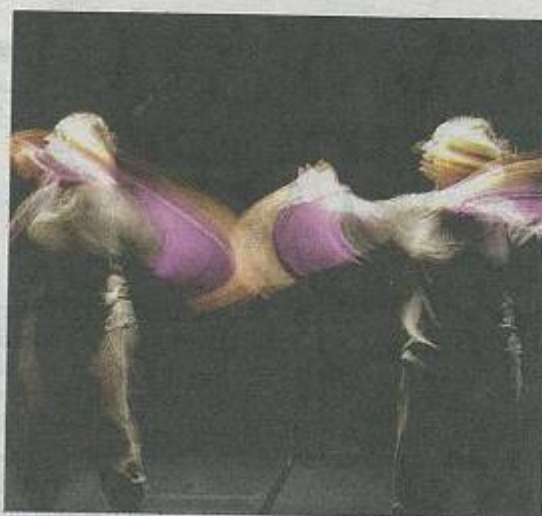
► Una scena dello spettacolo "Le cri" di Nacera Belaza.

GIOVEDÌ 11 AL GOBETTI PER TORINODANZA “LE CRI” DI NACERA BELAZA ESPLODE SULLE VOCI DI CALLAS E WINEHOUSE

N

SERGIO TROMBETTA

Nacera Belaza, artista franco-algerina ospite di Torinodanza per la prima volta con la propria compagnia, giovedì 11 ottobre, ore 20,30, al Teatro Gobetti, è una presenza singolare nel panorama della generazione di coreografi franco maghrebini. Dunque in un mondo in larga parte venato di maschilismo. Non è un caso allora che Nacera, arrivata in Francia con la sua famiglia quando aveva 5 anni, abbia dovuto scontrarsi con l'opposizione familiare per poter assecondare la propria passione per la danza. Niente accademia o conservatorio di danza, niente studi regolari. Ma questo ha fatto sì che la giovane creatrice spesso in scena con la sorella, abbia elaborato uno stile e creato un mondo artistico intriso di misticismo e di influenze legate alla sua religione. Il suo raffinato lavoro raggiunge una dimensione quasi sacrale. La sua è una danza pura, astratta, dove trova poco spazio la narrativa. La rivolta contro il mondo, il piacere per la dissoluzione, la fascinazione per una dimensione mistica e di trance sono le forze che muovono i suoi lavori. La sua compagnia nasce nel 1989 con «A ciascuno la sua chimera». L'ostinazione della coreografa è stata premiata quest'anno con un debutto al Festival d'Avignon 2012. «Le cri» lo spettacolo che presenta a Torino è un proseguimento della riflessione che la coreografa dedica



Nacera Belaza con la sorella Dalila

al ruolo e al confronto sul corpo, attraverso una ricerca minimalista da solista e al contempo con l'esplorazione del gruppo inteso come comunità. In scena con la sorella Dalila Nacera dà vita a un percorso danzato dove si intrecciano i sentimenti di ascesi e piacere, spiritualismo e sensualità. In questo lavoro la graduale presa di coscienza è sublimata dai salmi di Larbi Bestam e dalle voci di Maria Callas e Amy Winehouse.

Biglietti: 20, 17 euro e 5 per under 14. Programma e informazioni www.teatrostabiletorino.it, oppure www.torinodanzafestival.it.

Un ballo lungo due mesi. Spettacoli sulle voci di Callas e Winehouse. A Torino

Torna l'appuntamento annuale con *Torinodanza*, festival che si inaugura il 12 settembre (fino al 24 novembre) con la forte volontà di un'apertura al futuro. L'edizione 2012 è contrassegnata da tre focus: Miti, Sguardi distanti, Domani, che intrecciano i linguaggi giovanili con il recupero delle tradizioni. L'avvio della manifestazione sarà affidato al francese Philippe Decouffé, che presenterà *Panorama*, seconda tappa di un progetto pluriennale. Quindi spazio alla tradizionale collaborazione con MITO Settembre Musica, che consentirà l'arrivo a Torino di una compagnia di New York tra le più originali: il Cedar Lake Contem-

porary Ballet. Di altro genere, a metà tra contemplazione ed esplosione selvaggia, l'israeliana Batsheva Dance Company, diretta da Ohad Naharin. Il festival ospiterà inoltre la prima di due coproduzioni con Les ballets C de la B e l'algerina Nacera Belaza che l'11 ottobre metterà in scena *Le cri*, uno spettacolo tra misticismo e dissoluzione, contrasti sublimati dai salmi di Larbi Bestam e dalle voci di Maria Callas e Amy Winehouse. **G.V.**

Torinodanza - Dal 12 settembre al 24 novembre - torinodanzafestival.it
Nella foto sopra, lo spettacolo *Le cri*



<http://www.teatrailer.it> (Italie / Italy)

6 septembre 2012 – September 6, 2012

TORINODANZA FESTIVAL 2012: protagonisti del mese di ottobre i giovani talenti della danza internazionale

06/09/2012 - 14:45

Torinodanza ospiterà per la prima volta **Nacera Belaza** - artista franco-algerina che sviluppa il proprio raffinato lavoro in una dimensione quasi spirituale - che con *Le cri* porterà al **Teatro Gobetti**, l'11 ottobre, la sua danza pura, **astratta**, in cui trova poco spazio la narratività, e che cerca di restituire al movimento una sottile forza emozionale, paragonabile a quella della musica.

Crítica de Dança

Primavera árabe, íntima e abstracta

Le Cri (2008) e Les Sentinelles (2010), de e com Nacera Belaza e Dalila Belaza

★★★★☆

Teatro Maria Matos, Lisboa
Sala a um sexto
28 de Outubro, 21h30

Já efeito da crise, ou da muita oferta cultural lisboeta do fim-de-semana (Doc Lisboa, Paulo Ribeiro na CNB, Materiais Diversos, etc.), poucos aproveitaram a oportunidade para assistir a este distinto regresso a Lisboa da coreógrafa franco-argelina Nacera Belaza. Descendente de emigrantes magrebinos em França, os impedimentos de uma comunidade defensivamente redobrada sobre si retardaram uma vocação de infância e um percurso autodidacta na dança, após estudos de literatura e cinema. Todavia, em 1989, Belaza (n. 1969) funda a sua própria companhia; o modesto *score* de apenas 11 criações é reflexo de uma profunda e solitária pesquisa em torno da conciliação possível entre o seu gosto pelo movimento e a fé muçulmana. *Le Cri* (2008, prémio revelação da crítica francesa nesse ano) e *Les Sentinelles* (2010) formam um interessantíssimo díptico, onde vai mais longe na proposta enunciada em *Un an après...* (2006; exibido no Alcantara 2008): não se trata de construir um espaço de "representação" coreográfica, mas de expor uma exploração ritualística do movimento como meio de instigar outros patamares mentais. Sob jogos de luz acentuados ou desvanecidos, em *Le Cri*, duas figuras femininas emergem da penumbra. De pés bem fincados no chão, contínuos movimentos giratórios do tronco e dos braços sugerem os cerimoniais hipnóticos dos dervixes sufis. O movimento



Le Cri entre jogo de luz

acelera, num unísono feroz, com o volume crescente da banda sonora (o murmúrio do vozear de crianças dará lugar a Callas, Nina Simone e Amy Winehouse, mesclados com sons a evocar o chamamento dos *muezzin* para a oração). O paroxismo impelirá à volatilização das intérpretes numa outra dimensão, e as suas figuras assomarão, multiplicadas, num vídeo, abruptamente interrompido no final, enquanto a batida sonora prossegue. *Les Sentinelles* acresce em despojamento: da imobilidade aparente irrompem gestos súbitos e inopinadas *strobe lights*, e os corpos avançam imperceptivelmente para a boca de cena, sob a toada contínua de sons disco fundidos a cânticos *adhan*. Os dois duetos (a própria e a irmã, Dalila), apostos, intensificam a percepção de um contínuo repetitivo, com subtis variações, sobre uma única acção motora; como um mantra a induzir, entre a plateia e o palco, um efeito de transe. A rigorosíssima dramaturgia, organizada por linhas energéticas abstractas de luz, movimento e som, desprendia

uma poética atemporal e intensa, simultaneamente minimalista e expansiva, a exortar devaneios de eternidade e de comunhão. No final, a face transfigurada das duas irmãs dava conta, sob a aparente simplicidade, da concentração exigida por um poderoso desempenho.

A qualidade intrínseca das peças adquire um outro alcance quando inscrita na trajetória da criadora. São, de certo modo, réplica do princípio islâmico que atribui à prece conjunta um reforço da devoção. O auto-apagamento dos corpos femininos subtraídos ao ruído da exposição, concentrava o seu papel de mediadores de uma ascese espiritual. Não estamos, porém, perante uma declaração política, mas da enunciação do itinerário íntimo, repleto de paradoxos e bifurcações, de quem lida com a força de referentes culturais distintos dentro de si. A dança de Belaza materializa o pluritópico mundo contemporâneo. E, nesse caminho, atinge, certa, o ponto onde a religião e a arte comungam da mesma essência.

Luísa Roubaud

TheNational

Shubbak proves a popular window on Arab art for Londoners

Sylvia Smith

Jul 26, 2011

But while literature was high on the agenda, there were plenty of other art forms. As the festival drew to a close, A Glimpse of Arab Contemporary Choreography at Sadler's Wells brought two extraordinary performances to the stage. In *I Dance and I Feed You*, the larger-than-life character Radhouane El Meddeb cooked a couscous with panache, underscoring the artistry of both the kitchen and dance stage.

Then there was the effortless grace displayed in the Sufi-inspired *The Scream*. Created by choreographer and dancer Nacera Belaza, the piece saw two Algerian sisters take to the stage accompanied by an eclectic selection of music ranging from Maria Callas to Nina Simone and ending with traditional Arabic chants.

It was a diverse and high-quality debut for Shubbak, and it has left everyone eager for more next year.

DANSE



Le Cri

UNE CHORÉGRAPHIE DE NACERA BELAZA

Dans les créations de la chorégraphe algérienne Nacera Belaza, les corps tanguent ou se balancent plus qu'ils ne dansent, ils disent le vide tout en cherchant le plein. *Le Cri*, monté en 2008 et en tournée pour quelques dates jusqu'en mai, oriente ces singularités vers une exploration du spirituel. Radicale, troublante, la posture qu'adopte l'artiste nous fait entrer dans un lieu indéterminé, où l'ascèse et la transe se côtoient, où elles se ressemblent jusqu'à se confondre.

Deux silhouettes tremblent sur une scène enténébrée, au rythme d'une litanie composée par Larbi Bestam. Le temps passe et, imperceptiblement, les mouvements s'accroissent, le plateau s'éclaire. Nacera et sa sœur Dalila apparaissent, à peine distinguables l'une de l'autre dans les amples joggings qu'elles revêtent. Leurs gestes, simples et répétitifs comme une prière, se font frénétiques. Jouissance ou rejet d'une attitude imposée? Difficile de trancher. Un peu des deux, peut-être, dans la mesure où il est possible de jouir de ce qui nous oppresse.

Ce qui importe, c'est sans doute de trouver un point d'équilibre entre la contrainte et le plaisir. En d'autres

termes, la réflexion porte sur les rapports entre la danse et la religion, considérées comme antithétiques par l'islam traditionnel. Nacera Belaza, danseuse et musulmane, porte en elle ces apparentes contradictions, et tente de les dénouer sur le plateau. À travers les seuls mouvements des sœurs, des correspondances entre les deux domaines se font jour, évidentes.

Car toute exaltation du corps et toute recherche de sensualité sont proscrites: l'enveloppe physique semble n'être qu'un moyen d'atteindre une chose plus élevée. Mais un doute demeure, qui prend sa source dans d'infimes détails. Une symétrie imparfaite, de petits gestes brusques enrayent la mécanique. Le but à atteindre est-il vraiment à hauteur d'homme? La discipline nécessaire n'est-elle pas plus aliénante que libératrice? Nous repartons avec ces questions, bouleversés par ces danseuses qui n'ont pas l'air de danser. ■

Anaïs Heluin

➤ 11 et 12 mars 2011 au Centre chorégraphique national d'Aix-en-Provence.

➤ 13 avril au TAP de Poitiers.

➤ 10 mai aux Espaces pluriels de Pau.

La chorégraphe Nacera Belaza en tournée



Le cri chorégraphie Nacera Belaza © Laurent Philippe

Aujourd'hui, la chorégraphe d'origine algérienne Nacera Belaza dispose d'une notoriété internationale établie qui la situe parmi les chorégraphes novateurs mais aussi « profonds ». Danse minimale, centrée, sensuelle, d'une densité extrême, le corps pour Nacera Belaza est voué à l'effacement. Avec sa sœur et d'autres complices, la chorégraphe «pousse la danse jusqu'au limites de l'art contemporain», construit sa danse à partir d'un questionnement personnel en lien profond avec une forme de spiritualité. « Les pièces de Nacera Belaza cherchent à toucher l'âme. L'esprit de sa danse est d'emblée tourné vers la rencontre.»

Pour entrer dans l'univers de la chorégraphe, l'Espace 1789 propose deux soirées. Chaque soir vous pourrez découvrir deux pièces de son répertoire dont Le Cri, qui l'a révélée au monde de la danse (2008), Les Sentinelles et Le Temps scellé (2010), trois pièces devenues pour Nacera Belaza indissociables- et pour être vue par un plus large public, une œuvre plus ancienne, Un an après ... titre provisoire Au fil de ses pièces, vous découvrirez une poétique du vide, où duos et trio fascinants rendent compte d'une traversée intérieure.

Trois opus de Nacera Belaza

Par [Ariane Bavelier](#)



On l'a découverte en 2008 aux Rencontres internationales de Seine-Saint-Denis. Elle dansait *Le Cri*, duo chorégraphié et interprété par elle-même. Son postulat était une contrainte : celle de concilier sa foi de femme algérienne musulmane avec l'art de danser et de chorégrapier. Depuis, elle a creusé son sillon sans jamais décevoir. Ses trois pièces présentées à Saint-Ouen sont de la même texture, une danse abstraite et minimale, mais sensuelle et prenante à l'extrême, comme la parade obsédante des derviches ou les regards des femmes derrière le tchador. Une poésie du vide pour mieux dire l'absolu.

NACERA BELAZA - LE CRI

19h30 (jeu.), espace 1789,
2-4, rue Bachelet, 93 Saint-Ouen,
01-40-11-50-23. (9-13 €).

TT Nacera Belaza et sa sœur Dalila font une fois encore cause et danse commune dans "Le Cri", pièce présentée aux Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis en mai 2008. Sobre, presque raide dans son absence volontaire de costumes (jogging noir et tee-shirt violet), ce duo se révèle paradoxalement vertigineux. Lentement, par la répétition insistante de gestes identiques, les deux complices, toujours situées à quelques mètres l'une de l'autre, créent un suspense étonnant. Une pièce épatante dont la sensualité paradoxalement ascétique se nourrit d'une eau très rare : la justesse et la sincérité.

Nacera Belaza writes, 'The scream is when the anchor does not let go'. I normally ignore programme notes (sometimes for reasons of principle and sometimes because I forget) but a post-show snoop through Belaza's short text reveals to me this inspiring sentence. 'The scream is when the anchor does not let go.'

The piece certainly has an anchor. An anchor made of many things: the continuous repetition of movement; waving faces of the dancers; the stillness of the floor under their feet and the colour purple. The piece comes over us like a melting fondue. Or maybe a rising mist. Something poetic. The light and sound and movement grow and grow until they scream at us.

The length and simplicity of the image of the two dancers (Dalila and Nacera Belaza) continually snowballs towards us. In their stillness my mind buzzes and as they start to buzz I become still. Tense. Hypnotised.

Of course it's not really simple. I can't help but be filled with thought. Are they turning? Are there children making noise outside? No, it's the sound. Are they singing? No. Someone else is. Is Dalila smiling? How do they feel? What will happen? The more repetitive something becomes the more I want of the same and the more I want to know how it will change. As Belaza said in the post-show talk – the audience comes to the theatre wanting to see something but also not wanting to see anything. The piece screams well. The anchor sometimes stays, sometimes tips and sometimes moves. Sometimes I want it to stay for longer or to tip less, but what are these small desires in front of this wave of sound and vision? It is not only a single image but a puzzle of a single image. A puzzle which sometimes turns out how you expect it to and sometimes assembles in a riotous surprise.

Text by Eleanor Sikorski

Algerische Familiennamen sind in Frankreichs Szene häufig anzutreffen, und das nicht nur im Hip Hop. Die Schwestern Nacera und Dalila Belaza kreieren zurzeit immer minimalistischere Choreografien. Doch je mehr sie sich der Performance-Kunst annähern, umso spiritueller kann es werden.

Beschreibung:

«Le Cri» (Der Schrei) dieser Frauen ist so stumm und so eindringlich wie der des Manns im Bild von Edvard Munch. Das Stück ist das Ergebnis langer, bis zur Erschöpfung führender Recherchen zum kulturellen Reichtum, der in der unablässigen Wiederholung einer einzigen Bewegung steckt. Und die ist sanft, rund und harmonisch. Man darf durchaus an die tanzenden Derwische denken, während mal Maria Callas ertönt, mal Gnauwa-Musik, mal Nina Simone. Doch da ist diese absolute Schlichtheit, die fast schon Askese bedeutet. In dieser Mischung stecken die arabischen Wurzeln ebenso wie aktuellste Recherche in der Tanzlandschaft, oder auch asiatische Philosophie. Es ist wie beim Weltumsegeln. Je mehr man nach Westen strebt, umso sicherer landet man im Osten. Auf dieses Flattern, dieses Kreisen, auf eine Essenz reduziert die an Universellem und Unbewusstem rührt, lassen sich nun jede Menge Konzepte projizieren. Das Verfließen der Gesten erzeugt hypnotische Wirkung. Doch warum «schreien» sie? Dieses Duo ist am Schluss doch keine Fahrt ins Nirwana, sondern es erzählt die Sehnsucht danach. Körper und Seele finden nur fiktiv zu einander. Ihre Substanz ist Zerrissenheit. Inzwischen haben die Belazas mit «Les Sentinelles» sogar ein noch radikaleres Stück geschaffen und wollen im ganz aktuellen «Le Temps scellé» untersuchen, ob und wie man seinem eigenen Verschwinden begegnen kann.

Bewertung:

«Le Cri» ist also eine Art Einstiegsdroge und es ist schwer, sich ihrem Sog zu entziehen. Zum Glück verstehen es diese Schwestern, jedes Mal ihre Dosis zu erhöhen, ohne die Kontrolle über ihre Gesten und Ideen zu verlieren.

10.09.2010 Thomas Hahn

Agitateurs de rêve

C'est une semaine particulièrement féconde qui vient de s'écouler pour les amoureux du spectacle vivant conviés, nombreux, à la savante alchimie d'Aurélien Bory et, férus de chorégraphie, à la psalmodie de l'infini incarnée par Nacera Belaza. Entre "Les 7 planches de la ruse" et "Cri", la curiosité du spectateur a vacillé de ses assises pour se laisser flotter sur l'océan de la créativité vers des rives inabordées l'invitant à rêver éveillé. Mission accomplie pour les managers de théâtre, en ce pays, qui n'aspirent qu'à nous ouvrir l'esprit sous prétexte de le divertir et offrent, le temps d'un soir, les perles rares, l'inédit de l'art, qui laissent le regard ébloui. Retours.

- Vertigineux !

Nouveau coup de théâtre à Champ-Fleuri qui, cette année, a secoué tous les cocotiers de la scène où s'assoupissait le spectateur pour de prodigieux rebondissements en arts bien vivants. Le dernier pari, en compagnie d'Aurélien Bory et de ses compagnons de jeu de l'Empire du Milieu, vient ponctuer une saison qui a fait moisson d'admiration, d'émotions et de cette fascination que guette toujours le spectateur, comme l'acteur, en quête de jubilation. "Les 7 planches de la ruse" en érigent tous les fondements associant au génie de la création l'histoire d'une alliance humaine entre territoires et générations, des talents cultivés de longue haleine et un sang neuf de la même veine, la pensée de l'Orient pour restaurer la subtilité de l'Occident, le feu de la passion et l'eau de la réflexion... Le contraste le plus imposant figurant l'équilibre insolent déployé sur un plateau époustouflant contre notre peur du vide que figurent l'inconnu, la face cachée du monde et les sentiers de l'abstrait (ou de l'après), entre hier et désormais... Un vertige de toute beauté où tourbillonnent la magie, la rigueur, l'effort répété, l'esprit et le sourire, la générosité, l'effort, l'union et la force associée, la vie. Une leçon de jeu comme une aventure grandeur nature, que jamais on n'oublie, édifiée par Monsieur Bory. Respect ! Et grand merci d'avoir consacré à la Réunion l'apogée de cette tournée, avant de tourner les pages d'une nouvelle création qui pourrait bien venir, à l'instar du tangram "bat' carré", elle aussi, pour un prochain programme, dans l'océan Indien. "Wait and see"

- **Coup double** Nacera Belaza, dans un registre de pure chorégraphie, nous a sorti elle aussi des sentiers battus de la scène pour y ancrer l'essence nouvelle de ses pensées confrontées, par son intime volonté, au mouvement répété, redondant et bientôt envoûtant, d'un balancement tournant conjugué en duo avec Dalila qui semble ici son alter ego. Une apparence. Comme le tourbillon décalqué qui se lit dans le continuum dansé filtrant de l'obscurité. Car ce sont bel et bien deux individualités qui laissent leur corps et leur énergie parler, pour "faire coïncider le visuel et le caché" et cheminer vers un étourdissement propre à chaque interprète pour sublimer ses pensées. C'est de là que naît la force du rituel, les conduisant à conjuguer simultanément leur gestuelle, yeux et bouches fermés, comme si elles communiquaient dans une autre dimension alors que leur silhouette continue de tourner. Le propos, "l'autre matière" qui vient s'y nicher, peut sembler compliqué mais l'invitation à y entrer reste claire. Il suffit de se laisser guider et emporter, comme elles, mais sans bouger, par le doublé d'images mouvantes et les chants mêlés de deux vies, deux mondes, litanies de la tradition et du quotidien, qui indifféremment induiront colère, ou apaisement, souffrance ou plaisir, et, en tous cas, émotion au cœur du spectateur comme autant d'étincelles, de chaleur, d'accidents plus ou moins heureux jaillis du frottement de deux pierres à feu. Un "Cri" singulier pour découvrir une partie de soi que l'on ne soupçonnait pas. Un coup double pour concrétiser un précepte cher à Nacera Belaza : il existe toujours deux facettes, un recto et un verso, une chose et son contraire, dans tout être humain et chacun des aspects de notre univers. Et la force déployée pour le danser force, ici aussi, le respect, laissant le spectateur bouleversé au sens propre comme au sens figuré. A vérifier demain d'urgence à Saint-Paul pour une ultime performance avant que la chorégraphe ne reparte pour donner des ailes aux "Sentinelles" de sa création de l'année

"Le Cri" de Nacera Belaza : demain à 20h, Espace Leconte-de-Lisle (Saint-Paul)

Marine Dusigne

A l'écoute du "Cri"

Un an après le "In" d'Avignon, la Cie Nacera Belaza vient offrir à la Réunion "Le cri" qui balise le chemin accompli en chorégraphie par une danseuse invitant à la contemplation, source de réflexion. Première proposition, ce soir, à Canter.

Elles viennent tout juste de tomber de l'avion et débarquent pourtant fraîches, souriantes, laissant flotter entre vous et elles un espace de paix, de bien être dans le flux bruyant des passagers arrivant de Paris. Nacera et Dalila Belaza, sœurs et partenaires au sein de la compagnie créée il y a vingt ans, et qui, depuis, n'a cessé de s'imposer, faisant figure de specimen, sur la scène contemporaine. Comme on l'a vu récemment avec le baroque de Béatrice Massin, l'estampille "original" vient spontanément à l'esprit pour qualifier le travail d'une artiste qui dément le propos d'Aristote, Nacera Belaza, contrairement à la nature adorant le vide pour mieux faire parler les corps. "Je préfère "singulier" plutôt qu'original", précise la chorégraphe. "Mon travail procède d'une écoute très précise de soi, de la façon dont on chemine. Ne cherchant aucunement à faire de la chorégraphie, je ne tiens pas compte de l'extérieur pour décliner une parole qui vit plutôt à l'intérieur, au plus près de ce que je trouve essentiel, et la diffuser, la partager", explique la jeune femme qui a dû braver les interdits familiaux, culturels et religieux de son pays, l'Algérie, pour libérer la passion de la danse germant en elle dès l'enfance.

L'épure pour dire l'essentiel

"Autodidacte dans ce métier, c'est de mes études en lettres modernes, en audiovisuel et 7e art que vient ma notion d'écriture, que ma démarche se structure. J'utilise ces angles de vue pour aborder la chorégraphie qui permet, justement, le déplacement des points de vue en utilisant le corps. Je n'ai pas beaucoup de choses à dire, une seule en réalité, et toujours la même en lien avec ce qui se passe dans la vie. Une seule chose à l'endroit de friction de la réflexion". D'où la nécessité d'un contexte épuré, proche de ce vide évoqué la plupart du temps pour décrire la scénographie de ses pièces. "Sans profusion de messages. Je manifeste mon attachement aux formes simples parce qu'on entend mieux quand le message est clair ! L'essentiel n'a besoin d'aucun parasitage. Alors mes pièces prennent la forme d'un acte radical, presque martial. Un acte posé, en réalité, pour mieux apprécier, comme dans la vie, la multitudes des sensations", ajoute Nacera qui résume : "Peu de moyens mais énormément de choses à trouver !". Une démarche éminemment spirituelle. Ce que certains appellent "l'invisible" d'autre "l'invu". La chorégraphe de "Un an après", présenté à la Réunion il y a trois ans, appelle ça "la matière du dedans...". Celle qui peut, à l'instar d'une structure minimale, révéler une dimension aussi dense et profonde que ce que l'on qualifie en effet de spirituel. "J'ai besoin avant tout de palper cette matière de la vie, les corps". Et ce "Cri", poussé en 2008 aux Rencontres chorégraphiques internationales de Seine Saint-Denis avant que d'être programmé l'année suivante au "In" du Festival d'Avignon, prolonge l'appel amorcé dès ses débuts en création.

Fusion danseur-spectateur

" C'est la continuité des pièces précédentes. Elles se déduisent les unes des autres. "Le Cri" vient d'une longue observation des danses traditionnelles, sacrées, rituelles qui entretiennent un rapport très fort avec le public". Une invite à participer, à vivre ces instants collectifs, qui se retrouvent dans toutes les sociétés sans que les gens se creusent la tête pour comprendre ce qui se passe. "La danse contemporaine coupe ce lien en montrant, en disant, en imposant au spectateur un rôle de regardeur, voyeur, qui fait intervenir son mental. J'ai voulu renouer le lien entre les gens et ce qu'ils voient, ouvrir un espace commun pour être ensemble, avec le prétexte de la dramaturgie pour nous réunir". Et Nacera d'évoquer les "balancements" des danseurs traditionnels en Algérie, en Egypte aussi. Des balancements intérieurs pour se mettre à l'unisson dans un même rythme, en transe peut-être, juste pour chercher à faire taire la tête et ses interrogations pour entrer dans un autre état, transcender la réalité et se retrouver dans le même espace, ensemble. "On s'est mis à cet endroit du balancement et j'ai écrit une trame, sans artifice qui risque de l'altérer, pour être à l'écoute et se laisser entraîner. La

chorégraphie pour moi c'est cette écoute prononcée qui va du dedans, pour croire et donner au spectateur la sensation d'accompagner le mouvement. Je garde l'espace vide autour de deux corps comme cadre que je fais évoluer. Je me pose un tas de questions, j'ajoute des angles supplémentaires à ma conscience et l'expérience humaine se fait souterraine de l'œuvre". En gardant toujours le même cap : "Mettre le spectateur en état de contemplation, comme devant l'océan"
Marine Dusigne

klpteatro.it (Italia)

22 Mai 2010

La "non-danza" in scena a Fabbrica Europa

Da anni [Fabbrica Europa](#), ospitato nei maestosi e post-industriali spazi della Stazione Leopolda di Firenze, ci ha abituati a incontrare le compagnie più innovative nel panorama internazionale della danza contemporanea. Danza che certe volte è una non danza, fatta di studi sul corpo e sul movimento che superano il concetto di coreografia, e certe volte fanno innervosire i devoti dell'arte coreutica del Novecento, senza scomodare nomi.

È il caso sicuramente di "Le Cri", creazione del 2008 presentata dalla francese Compagnie Nacera Belaza e già vista in mezzo mondo. La coreografa, insieme alla sorella, parte dalle proprie origini islamiche (geograficamente algerine) e ci propone uno spettacolo essenziale e concettuale.

Le due performer entrano sul palco nudo della sala danza della Stazione Leopolda: al buio, inizialmente accennano soltanto un movimento. La musica inizia e si sovrappone al coro: una litania incessante, una preghiera araba come quella di un muezzin. I gesti accennati diventano pian piano vorticosi girotondi delle braccia che cercano un coordinamento. È un'estasi corporea lunga, monotona. Quasi soffocante. Fa pensare a certe donne musulmane che, grazie alla cultura occidentale, sono riuscite ad emanciparsi, a scappare dalle imposizioni e dalla barbarie religiosa. La danza (il movimento!) diventa immagine di libertà e di evasione. Due movimenti circolari, intensi e ripetitivi. Anzi ossessivi. Che ricominciano di volta in volta, sia quando le due danzatrici arrivano fin davanti alla platea, sia quando in un video (e sono addirittura cinque donne), grazie a un effetto digitale, vanno sempre più veloce, sempre più veloce fino a diventare figure informi. Movimenti circolari che si ripetono, così uguali eppure dalle sfaccettature così diverse, sulla musica, tra gli altri, di Maria Callas e Amy Winehouse, sacro e profano. La liberazione della donna musulmana non passerà da questo spettacolo, ma il messaggio è diretto.

Una ricerca rigorosa e affascinante. Il risultato è un percorso coerente che parte dal buio della sala e del corpo, fino ad arrivare all'estasi cinetica, alla deflagrazione. Girotondo come fuga, gesto di libertà. Girotondo come antico rito religioso proiettato nel terzo millennio. Provocazione anche, forse. Un grido di rabbia e di speranza che non si può chiamare danza, non si può. Inquadriamola come "post-danza" e proviamo a goderne, a decodificarla. Il pubblico si divide: chi lascia subito la sedia, quasi fuggendo, chi applaude gridando i "bravo". Un pubblico diviso è già un primo traguardo per chi professa un'arte scomoda. Uno spettacolo tra fede e minimalismo. Una creazione che nasce da un cammino radicale, ai limiti del fastidioso, ma che sa trasmettere una propria personalissima cifra poetica.

Simone

Pacini

LE CRI

coreografia: Nacera Belaza
interpreti: Dalila Belaza, Nacera Belaza
luci: Eric Soyer
regia luci: Christophe Renaud
video e colonna sonora: Nacera Belaza
produzione: Compagnie Nacera Belaza
durata: 47'
applausi del pubblico: 1' 40''

Visto a Firenze, [Stazione Leopolda](#), il 16 maggio 2010



NUOVA

GAZZETTA DI MODENA

QUOTIDIANO D'INFORMAZIONE

Domenica 28 febbraio 2010
Anno 30, n. 58
Euro 1,00*

DIREZIONE E REDAZIONE: VIA RICCI 56 - 41100 MODENA - TEL. 059.247.311 - FAX 059.218.903 - REDAZIONE DI CARPI: VIA NOVA 28 - TEL. 059.698.765

Poste Italiane Sped. in A.P.-D.L. 353/2003 conv. L. 46/2004 art. 1, c. 1, DCB Mantova

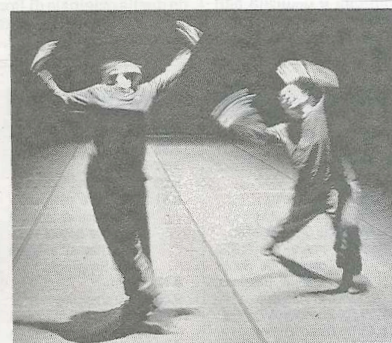
www.gazzettadimodena.it

Alle Passioni replica lo spettacolo della coreografa e ballerina Nacera Belaza "Le Cri", tra vita e libertà

L'autrice, islamica, spiega il suo rapporto con la danza

MODENA. Replica oggi alle 17 e domani alle 21 "Le Cri", lo spettacolo della coreografa Nacera Belaza, in cartellone al Teatro delle Passioni per la rassegna "Danza primavera". A parlare della coreografia è la stessa autrice. «Sono già stata in Italia - dice Nacera - con un mio spettacolo, a

Genova e a Cagliari. Non ricordo con esattezza quante repliche abbiamo fatto ma ricordo il calore del pubblico italiano. Il direttore di Ert ha visto il mio lavoro ad Avignone, la scorsa estate, lo ha apprezzato molto ed ha voluto fortemente che il mio spettacolo venisse a Modena».



«Le Cri» significa letteralmente "Il grido". Lei intende un grido di gioia, rabbia o liberazione?

«Il titolo non è un chiaro riferimento al contenuto dello spettacolo. E' un'indicazione di insieme che può condurre a tutto e a niente. "Le Cri" è musica, movimento corporeo e ricerca. E tutto ciò, nel complesso, produce la sensazione di un grido. Può essere sia un urlo di gioia ma anche di angoscia. Questo spettacolo è un'ulteriore tappa del mio percorso, una ricerca sul movimento che si ripete e trova la sua creatività».

Perché ha scelto di lavorare con sua sorella?

«Non è la prima volta che mi esibisco accanto a Dalila. In vent'anni di attività, ho condiviso con lei molte esperienze lavorative. Mia sorella è molto più di una partner per me. Tramite la danza vogliamo cercare il senso della vita. E lo stiamo facendo insieme: questo dà al nostro lavoro un'altra dimensione e un altro valore».

Perché ha inserito musiche di due artiste diverse come Callas e Winehouse?

«Amo molto la musica, in tutte le sue forme. Sono convinta che tutti i generi debbano e possano stare insieme. E' un po' una costante dei miei lavori».

L'Islam proibisce alle donne di esprimersi con certe forme d'arte. Come concilia il lavoro di ballerina e la fede musulmana?

«Ci sto provando, lavorando con spontaneità. Di una cosa sono certa: ho una mia fede e una mia cultura. La religione e il mio lavoro sono strettamente legati e fanno parte della mia persona».

Cos'è la proibizione?

«Credo che non esista nulla di proibito. Quando lavoro non penso "questo è proibito, questo non lo è". L'unica domanda è se una cosa è necessaria o no. Se ritengo che lo sia, questa deve essere realizzata. Se è vietata, si deve

capire la ragione della proibizione e, di conseguenza, decidere se accettare. Io comunque cerco sempre la libertà».

Cosa si deve aspettare il pubblico modenese?

«Alcuni giornalisti hanno detto che in "Le Cri" non accade nulla, altri che è un lavoro essenziale e molto profondo. Secondo me la costruzione di base dello spettacolo è molto semplice ma in grado di svilupparsi e di penetrare l'anima di chi danza e di chi è in platea. Non c'è bisogno per forza di argomenti complicati per arrivare al cuore del pubblico».

Silvia Marchetti

© RIPRODUZIONE RISERVATA

Un momento di "Le Cri" spettacolo di danza di Nacera Belaza che replica oggi e domani al Teatro delle Passioni



TEATRO DELLE PASSIONI

Islam e sensualità Arriva 'Le Cri' in prima nazionale

UN GRIDO può essere di dolore, ma anche di piacere. Si può gridare di gioia, oppure di spavento, qualche volta di sorpresa. In ognuno di questi casi il grido è comunque espressione di un forte sensazione che parte dal profondo di sé, e che turba il quotidiano percepire le cose.

Le Cri è il titolo dello spettacolo di danza contemporanea prodotto, creato e interpretato dalla coreografa e danzatrice algerina di nascita Nacera Belaza, che debutta in prima nazionale in collaborazione con il Teatro Comunale Pavarotti di Modena questa sera alle 21 al Teatro delle Passioni (in replica domani alle 17 e lunedì ancora alle 21). In scena con Nacera la sorella Dalila Belaza (*insieme nella foto*), ideazione video e musiche sempre di Nacera, luci di Eric Soyer, immagini di Corinne Dardée.

Laureata in Lettere, la Belaza si dedica alla danza e nel 1989 fonda una sua compagnia. Al momento ha 11 creazioni al suo attivo, e vanta numerose esperienze teatrali come assistente alla regia e coreografia. Nella sua

danza minimalista ed espressiva convivono magicamente l'ascesi e il piacere, lo spiritualismo e una discreta forma di sensualità lungo il dipanarsi di un grido interiore di libertà. Lo spettacolo prende le mosse dal corpo femminile inerte che si anima gradualmente trasportato dai salmi di Larbi Betsam e dalle incantevoli voci di Maria Callas e Amy Winehouse.

«**ALCUNI** giornalisti — ci dice la danzatrice — hanno detto che in *Le Cri* non accade nulla, altri che è un lavoro essenziale nella sua struttura e proprio per questo profondo. Secondo me la struttura del lavoro di base è molto semplice, ma esso poi si sviluppa in modo molto profondo. Non è importante proporre degli argomenti complicati, ma arrivare a toccare l'audience, il pubblico che ti

vede. Arrivare al pubblico è la cosa più importante per me».

DI CULTURA musulmana, Belaza cerca da sempre con la sua compagnia nuovi modi per conciliare la fede con l'arte del movimento, tracciando pazientemente il proprio cammino nell'universo della coreografia contemporanea. Un percorso iniziato oltre quindici anni fa con *A ciascuno la sua chimera* fino a giungere, in piena maturità, a questo lavoro nato nel 2008 e presentato con successo all'ultima edizione del Festival di Avignone. «Io ho una mia fede e una mia cultura — sottolinea Nacera riguardo al fatto di essere artista e musulmana — e per me la religione e il mio lavoro sono strettamente legati, fanno parte di me».

Gianluigi Lanza



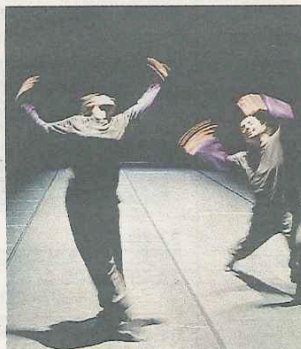


MODENA. Danza Primavera si apre con "Le Cri", della coreografa Nacera Belaza, in programma al Teatro delle Passioni stasera alle 21, domani alle 17 e lunedì ancora alle 21. Lo spettacolo, in scena grazie alla collaborazione della Fondazione Teatro Comunale di Modena e Ert Emilia Romagna Teatro, è già stato presentato con successo nel 2009 a Gerusalemme, Zurigo, Berlino, Il Cairo, al festival di Avignone e lo scorso settembre al Danspace Project di New York. A Modena debutta in prima italiana. Algerina di nascita, Nacera Belaza vive in Francia dall'età di cinque anni, è autodidatta. "Coreografa rivelazione" del 2008 per la critica francese, apre la sua arte al rapporto col mondo e con la vita, lavora sul corpo per non trasformarlo in oggetto, lo indaga per scoprirne i recessi e preservarlo da ogni ammiccamento. Nacera Belaza compie attraverso la danza un'esplorazione dell'essere umano e il divieto, l'haram, che caratterizza la sua religione e la sua cultura, ha in qualche modo accompagnato la ricerca conducendo a domande più profonde. "Le Cri" è uno spettacolo minimalista che sarà interpretato dalla stessa coreografa insieme a sua sorella Dalila Belaza.

TEATRO Lo spettacolo "Le Cri" alle Passioni

La danza di Belaza che scolpisce i corpi

Danza Primavera inaugura con "Le Cri" della coreografa Nacera Belaza, in programma al Teatro delle Passioni di Modena sabato alle 21, domenica alle 17 e lunedì 1 marzo alle 21. Lo spettacolo nasce dalla collaborazione della Fondazione Teatro Comunale e Ert Emilia Romagna Teatro, è già stato presentato con successo nel 2009 a Gerusalemme, Zurigo, Berlino, Il Cairo, al festival di Avignone e lo scorso settembre al Danspace Project di New York. A Modena debutta in prima italiana.



Algerina di nascita, Nacera Belaza vive in Francia dall'età di cinque anni, è autodidatta e ha trovato da sola la strada che coniuga la sua fede con il movimento. La sua solitudine creativa e spirituale, insieme al silenzio e ascolto del corpo, è la cifra distintiva dei suoi lavori, percepibile anche dallo spettatore come un incanto da non spezzare. "Coreografa rivelazione" del 2008 per la critica francese, Nacera Belaza compie attraverso la danza

un'esplorazione dell'essere umano e il divieto, l'haram, che caratterizza fortemente la sua religione e la sua cultura, ha accompagnato la ricerca conducendo a domande profonde.

"Le cri" è uno spettacolo minimalista ed espressivo che sarà interpretato dalla stessa coreografa insieme a sua sorella Dalila Belaza. Nella coreografia con-

vivono magicamente l'ascesi e il piacere, lo spiritualismo e una discreta forma di sensualità, lungo il dipanarsi di un grido interiore di libertà. Il balletto prende le mosse dal corpo femminile

inerte che si anima gradualmente trasportato dai salmi di Larbi Bestam e dalle incantevoli voci di Maria Callas e Amy Winehouse. Scrive Nacera Belaza «un vuoto inatteso che cambia tutte le nostre aspettative (...) ecco che cosa ho perseguito attraverso tutti miei lavori, scolpire questo vuoto, dargli un corpo e renderlo palpabile, conddividerlo con gli altri e infine lasciarlo disperdersi nello spazio infinito dei nostri corpi».

La danse en 2009



Le show poche de Catherine Tardif, au FTA, rien de rien de rien... pendant une heure.
Photo: FTA

La Presse

L'année demeurera celle de la disparition de deux phares fondamentaux: Pina Bausch, 68 ans, et Merce Cunningham, 90 ans, qui suivait celle de Maurice Béjart l'année précédente. Au Québec, on se rappellera quelques belles visites, les triomphes de Dave St-Pierre en Avignon et la tournée des Grands Ballets au Moyen-Orient. Mais aussi les États généraux de la danse qui auront souligné les priorités et les manques du milieu. Une année riche, oui, mais en demi-teinte.

LE BILAN D'ALINE APOSTOLSKA

Plus belle audace

Sutra de Sidi Larbi Cherkaoui, à Danse Danse, pour l'audace et l'impact énergétique même si la scénographie manquait, ex aequo avec *La belle au bois dormant* de Mats Ek pour les GBCM, absolument novateur.

Plus grande émotion

Le Cri de Nacera Belaza, à l'Agora, une épure fulgurante qui prend aux tripes et à la gorge.

Un certain envoûtement

S de José Navas, à Danse Danse, magistrale finesse géométrique à fleur de peau.

L'inattendu

Transports exceptionnels, au FTA, le duo entre Dominique Boivin et sa gigantesque pelle mécanique, poétique, car insensé.

La plus grande déception

Le show poche de Catherine Tardif, au FTA, rien de rien de rien... pendant une heure.

LE BILAN DE STÉPHANIE BRODY

Moment de grâce

Jocelyne Montpetit dans *Nuit_Nacht_Notte*, à l'Agora de la danse; toujours égale à elle-même, avec ce moment si étonnant dansé au son d'Elvis.

Impudique

Déversoir de la contorsionniste Angela Laurier, au Théâtre La Chapelle; un regard courageux et cru sur les blessures familiales et la maladie mentale.

Trop dommage, ce ratage

Diasporama de PPS Danse, à l'Agora de la danse; belle idée que d'inviter des chorégraphes québécois exilés à présenter leur travail à Montréal, mais le résultat fut sans éclat.

Ce garçon mérite d'aller loin

Le chorégraphe, danseur et compositeur Jacques Poulin-Denis, à Tangente, ou quand l'intelligence se double d'un propos singulier.

Les danseurs les plus hallucinants

Ceux du Ballet du Grand Théâtre de Genève, à Danse Danse, en déséquilibre constant dans *Señor desir* d'Andonis Foniadakis.



On Stage

48

● «Il mio assolo con il velo arabo affronta apertamente un tema che attraversa sotterraneo tutto il mondo occidentale», Héla Fattoumi

● «La questione femminile nel mondo islamico mi coinvolge personalmente, nel quotidiano. Ma nelle mie creazioni non voglio affrontarla in modo diretto», Nacera Belaza

Da sinistra.
"Le cri", di
Nacera Belaza
(Modena, Teatro
della Passioni,
27/2-1/3, www.
teatrocomunale
modena.it). Foto
courtesy Agathe
Pouponney.
"Mania", di
Héla Fattoumi
(Saint-Nazaire,
11/12, www.
lelife.org; festival
Les hivernales,
Avignon,
febbraio, www.
hivernales-
avignon.com;
Théâtre de la cité
internationale,
Parigi, www.
theatredelecite.
com e Rencontres
chorégraphiques
de Carthage,
Tunisi; entrambi
a maggio). Foto
courtesy Laurent
Philippe.

La questione femminile nella cultura musulmana vista da due coreografe di origine araba: Héla Fattoumi e Nacera Belaza. I modi di affrontarla sono opposti, gli esiti complementari, forse perché entrambe vivono in Francia, la nazione europea che per prima e più laicamente ha dibattuto l'argomento. Dopo la proibizione di portare il velo hijab nelle scuole e la proposta di vietare il burqa, ha provocato eco in Francia "Mania": l'assolo in cui la Fattoumi veste il niqab, l'indumento musulmano che copre tutto il corpo, lasciando scoperti solo gli occhi. Nata in Tunisia, in Francia dall'età di due anni, ha ricevuto un'educazione non strettamente musulmana, ma tradizionale. «Sono legata alla mia cultura d'origine, mi costituisce. Ma come artista mi sono affrancata da ciò che è liberticida, per l'individuo e per la donna in particolare». L'assolo, una presa di posizione contro l'obbligo del velo integrale, riflette la recrudescenza del fenomeno nei Paesi Arabi come in Europa. «Fatico a sopportare di incrociare donne celate da quel tessuto. La voglia di provarlo è nata proprio da questo sentimento». Ma

è stato Éric Lamoureux, coreografo francese con cui condivide vita e arte, ad avere l'idea di una creazione. «Da sola non avrei osato, né sarei mai riuscita a fare tutto questo se non sotto il suo sguardo». Ciò non toglie che sotto quell'ingombrante simbolo religioso ci sia solo lui: «La sensazione fisica è di pesantezza e di caldo. In certi momenti ci si sente anche eleganti, come quando si indossa un abito da gran sera, ma presto si ha solo voglia di levarselo, perché diventa fastidioso e imbarazzante». Se Héla Fattoumi affronta la questione frontalmente, Nacera Belaza ne parla con ritrosia e ha trovato un modo indiretto di portarla in scena. Nata in Algeria, arrivata in Francia a cinque anni, ha praticato la danza da autodidatta. «La mia identità culturale è dop-

pia: mi sono formata in Francia, ma ho un legame forte con l'Algeria». E se le sue creazioni appaiono astratte, sono in molti a riconoscerle intimamente politiche. A partire da "Le cri", pluripremiato spettacolo in coppia con la sorella Dalila: «Due donne di origine araba in scena, il modo in cui i loro corpi si pongono sul palco è già di per sé una posizione forte, che può avere una dimensione politica e filosofica. Qualcuno vi ha trovato anche una forma di sensualità che emana dai corpi, benché non cercata. Ma credo ci si debba disimpegnare dal contesto in cui ci si trova per non ridurre il tema a un proposito intellettuale. Aspirando a una dimensione artistica universale, l'opera rifletterà molteplici sfaccettature». La questione (come le soluzioni artistiche) è aperta.



The veil unveiled

by Valentina Bonelli

Due coreografe di origine araba riflettono sulla condizione femminile. A partire dal velo islamico, tra fedeltà alle radici, implicazioni politiche e ispirazione artistica





À BONLIEU

Le cri des sœurs Belaza stupéfié

■ Sur le plateau vide, deux danseuses et un unique mouvement de tangage, lent, qui s'amplifie jusqu'à ce que les corps perdent leurs contours et deviennent multiples.

Minimaliste et essentiel, le duo des Belaza touche à la grâce. Aucun déplacement, nous sommes devant deux femmes centrées sur elles-mêmes, leurs gestes légèrement décalés.

Un espace d'intimité d'une extrême concentration nous enveloppe. A l'intérieur, un chant arabe monte en volume et transperce, frisant l'insupportable. Puis ceux de la Callas. Les voix et les corps se rejoignent dans une onde qui pénètre en profondeur. Soudain, le déplacement survient, frontal. On assiste à une naissance. Les corps vont et viennent entre exposition et imposition avant de passer derrière un écran posé en toile de fond. Là, ils se diluent et se répliquent dans l'image vidéo avec une beauté sublime. Faisant passer les corps de l'état solide au gazeux, cette pièce de danse surprenante fait bouger la densité de l'être. (Carine BEL)

DANSE CONTEMPORAINE "Le cri" de Nacira Belaza

Un duo sublime sur la scène de Bonlieu



Prix de la révélation chorégraphique 2008, Nacira Belaza livre une danse dense et troublante sur le plateau de Bonlieu. Photo Laurent PHILIPPE

ANNECY

Envol ou éveil ? "Le cri" de Nacira Belaza déroule un duo de danse hypnotique sur un unique mouvement de balancier en développement. Devant nous : un plateau vide et une obscurité troublée par des douches de lumières.

Là, deux danseuses se déploient. Lentement, leurs bustes se mettent à tanguer, puis les bras sont pris par le mouvement. Celui-ci se propage, créant des vagues souples jus-

qu'à envelopper le corps et soulever les pieds rivés au sol. Entre les deux jeunes femmes : un accord étrangement communicatif.

La pièce opère à la façon d'un rite et conduit un moment de grâce, ouvrant un espace de présence absolue dont nous sommes captifs. Les psalmodies de Larbi Bestam, la voix de La Callas et celle de la rockeuse Amy Winehouse remplissent la scène. L'humeur est à la fusion entre le corps et l'esprit. Une pièce de danse minimalis-

te et expansive, pudique et sensuelle, établit des connexions.

On dirait une naissance, c'est une tension dense et contenue qui relie l'être au monde. Des danses traditionnelles musulmanes, les deux soeurs Belaza ont extrait un lien de communion dont le spectateur fait partie. On en sort étourdi et revitalisé. □

"Le cri" de Nacira Belaza, à Bonlieu, mardi 24 et mercredi 25 novembre à 20h30.

LA CULTURA ARABO-MUSULMANA NELLA DANZA FRANCESE

Un'influenza poco velata che mette in campo nuove questioni

PARIGI - Il 22 giugno scorso il presidente della Repubblica francese Nicolas Sarkozy affermando che il velo integrale, il burqa, non è benvenuto in Francia ha rianimato un dibattito che in passato aveva già fatto scendere molto inchiodato. Il 26 giugno al festival Montpellier Danse, Hela Fattoumi interpretava il suo assolo *Manta* coreografato insieme a Eric Lamoureux. *Manta* è una

dirige con il suo compagno Eric Lamoureux (nato nella periferia parigina) uno dei diciannove Centri Coreografici nazionali francesi: il CCN di Caen.

Al di là della forte presa di posizione *Manta* è l'occasione di far luce su una realtà molto occultata: la danza francese possiede una componente arabo-musulmana molto più significativa di quanto si pensi e sottolinei.

Può sembrare un paradosso, ma attualmente ci sono in attività in Francia più coreografi d'origine o di cultura arabo-musulmana di quanti ce ne siano nell'intero Maghreb. Non si tratta di una comunità, di un gruppo, di una minoranza. È un dato di fatto. Rachid Ouramdane, Toufik Oudrhiri, Abou Lagras, Mourad Merzouki, Aicha N'barek e Hafiz Dahou, Samir El Yamni, Hamid



"Le Cri" della coreografa algerina Nacera Belaza (foto Agathe Poupeney)

presa di posizione senza ambiguità e di forza emozionale per la libertà femminile e contro l'uso del velo. L'opera è spoglia, concentrata su un vasto podio che all'inizio è rivestito con una coperta beige esattamente come la donna. La danzatrice entra e si posiziona dietro il suo computer. La sua ricerca in internet appare sullo schermo posto come fondale e pone l'attenzione sulla questione dell'obbligo di portare il velo per la donna musulmana. *Manta* - strutturato su una successione di climax, molto impegnato e pedagogico con tanto di presentazione delle Sure del Corano e delle loro diverse tradizioni - è chiaramente un punto di vista di una donna-coreografa-maghebina su una questione sociale. Ma il lavoro non occulta ciò che il velo può avere di conturbante. Così esibisce il gluteo di profilo aderente al tessuto, giocando sulle trasparenze e sull'ambiguità del vedo/non vedo. Hela Fattoumi mette al centro della pièce il suo corpo. Lei regisce al suo corpo per porsi al tempo stesso come donna, coreografa, figlia della cultura arabo-musulmana. Questa presa di posizione è tanto più rilevante se si pensa che questa giovane coreografa nata a Tunisi

Luglio 2009, il festival d'Avignon si divide per *Le Cri*, un duo rigoroso che passa dalle salmodie di Larbi Bestam alle voci di Callas e Amy Winehouse sviluppando di conseguenza una gradazione di movimento e restituendo una sensualità molto potente. La coreografa, Nacera Belaza, è nata a Média, Algeria, ma vive in Francia da tre anni rivendicando con vigore la sua cultura d'origine. *Le Cri* (Premio rivelazione coreografica dell'anno 2008) è nato dal lavoro della coreografa in Algeria, dal suo incontro non tanto con le danze tradizionali quanto con la loro logica corporea.

Settembre 2008, Kader Attou, nato a Saint-Priest nella periferia di Lione, palladino di tutte le storie dei ragazzi immigrati prende le redini del CCN de La Rochelle. Con lui non solamente il hip hop acquista dignità e forza ma anche il suo passato algerino.

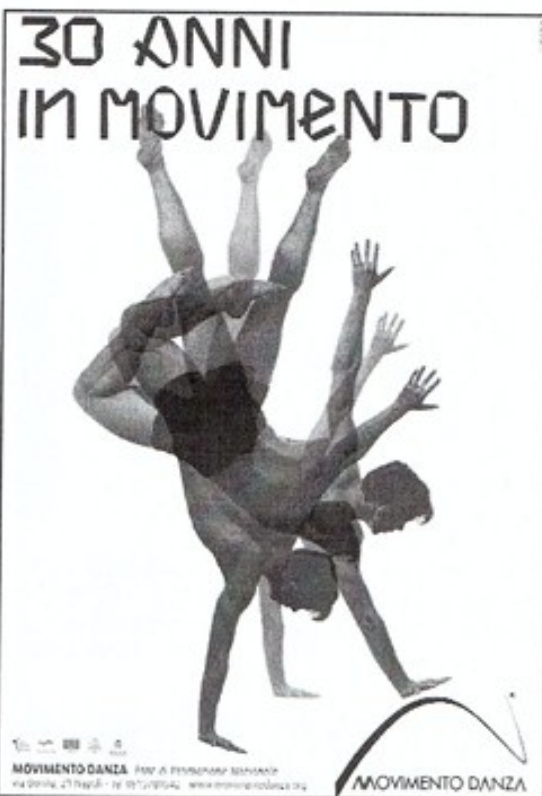
Faizal Zeghoudi, artista che vede il male dappertutto, ha creato *Les Epousées* e *La maison de Loth*, due lavori che interrogano la cultura arabo-musulmana nei suoi aspetti più reconditi e nascosti. Entrambi i lavori hanno spazzato via il clima culturale francese sia quello d'origine.

Ben Mahi e molti altri ancora mescolano i percorsi, le esotiche e le origini e hanno in comune la capacità di portare nella danza contemporanea una propria visione.

Questi artisti apportano molto alla danza francese e mettono in campo questioni importanti: un modo diverso di percepire il rapporto con il proprio corpo, le relazioni tra il sociale e il privato, l'intimità e la sessualità. E poi, sia che lo riconoscano, se ne servano o lo rifiutino, questi artisti esplorano una relazione dialettica, occupano una posizione tra due culture, sospesi come sono tra il carattere a volte conformista della danza francese e le influenze dei paesi del Maghreb.

Anche Abou Lagras, nato a Annonay, ha appena realizzato un particolare lavoro con il Balletto nazionale algerino, compagnia che tenta di rinascere. Ha formato i danzatori, si accinge a realizzare una creazione, negozia con il potere politico e finisce per ammettere: "Conosco poco questo paese e non parlo bene l'arabo, ma so che sono impegnato in un progetto di trasmissione e di creazione che vale la pena portare avanti".

Philippe Verrière



8 spettacoli per gioire

DanzanteMente

Lugano '09
 In Scena '10
 Musica - Teatro - Danza



www.luganoinscena.ch - tel. +41 (0)58 866 72 80

At Danspace Project, Considering Two Bodies in Unison

The Algerian choreographer Nacera Belaza, who has lived in Paris since she was a child, began making dances after obtaining a degree in French literature. In a sense, books and films inform her work more than dance. In "Le Cri," part of the Crossing the Line festival of the French Institute Alliance Française, she takes one movement — the seemingly simple swaying of two bodies in unison — to create a raw sensory landscape in which hollowness and volume coexist with scientific precision.

This 50-minute production, which played Thursday through Saturday at Danspace Project at St. Mark's Church and presented Ms. Belaza in her American debut, begins in the dark as two sounds, almost imperceptible at first, fill the church's sanctuary. A persistent humming gives way to the faint echo of children frolicking on a playground, hinting at the interior and exterior worlds. As the lighting gradually brightens the space, two dancers, with their backs to the audience, slowly twist their shoulders, rocking from one foot to the other, until they face front.

Wearing baggy purple shirts and pants, Ms. Belaza and Dalila Belaza, her sister, first appear to be nearly identical. Dalila is actually taller, and her features more delicately etched; Nacera is solidly built.

As their movement increases in velocity, the resemblance becomes increasingly superficial.

What lingers instead is how the elements fit together like a puzzle. Using musical selections featuring

Maria Callas, Nina Simone and Amy Winehouse; lighting by Éric Soyer, which recedes, brightens and fades again; and the swaying movement, the choreography strives to find a connection to emptiness.

The movement — whether delivered in half-shadows, like a whisper, or with full-flung ferocity — ceases to be interesting on its own but persists like an energetic force within the vast, empty space.

When the dancers suddenly break free of their monotonous swaying phrase and tear straight ahead with jagged, whipping elbows and breakneck turns, the frenzied moment is the equivalent of a lull. It's as if Ms. Belaza had given motion a quality of stillness.

After the dancers retreat to opposite sides of the stage and are no longer visible, a video, credited to

Nacera Belaza is projected onto the altar of the sanctuary. In this final chapter swaying figures appear almost like spirits. The dancers are no longer onstage; it's as if they had entered another dimension, a place beyond consciousness. In her minimal work Ms. Belaza has revealed nothing and everything in a captivating swoop.

By GIA
KOURLAS

Fragile Lethargie – gelassene Apathie

Kritik von Toni Hildebrandt

„Tanzen heißt, dem Tanz sich zu verweigern.“ – so beschrieb Nacera Belaza einmal ihr künstlerisches Selbstverständnis. Die französisch-algerische Choreografin gründete 1989 nach einem Studium der Literatur ihre eigene Compagnie und hat seitdem einen völlig eigenen Personalstil entworfen. Beim Weimarer Kunstfest 'pèlerinages' präsentierte sie zusammen mit ihrer Schwester Dalila ihre neue Komposition 'Le Cri'.

'Le Cri' (fr. der Schrei) mag zunächst an eine wilde, expressive Bild- und Tonsprache denken lassen, wie man sie in der europäischen Kunstgeschichte von Edward Munch oder dem frühen Arnold Schönberg kennt. Doch dem entgegen ist Nacera Belazas zeitgenössisches Ballett alles andere als eine aggressive Darbietung. Vielmehr überwiegen Lethargie und Apathie in ihrem Werk. Das griechische „Lethargia“, aus lethe („Vergessen“, „Aufhören“) und a-ergos („Nicht-Arbeit“ bzw. „Nicht-Werk“), beschreibt dabei den schläfrig, teilnahmslosen Grundgestus – „Apatheia“ indes die körperlich-geistige „Gelassenheit“ einer tänzerischen Grundhaltung, die sich unempfindlich gegen die traditionellen Schulen, Schritte und Haltungen zeigt.

'Le Cri' ist formell betrachtet ein organisch sich steigernder Pas de deux, der jeweils in einem ekstatischen, vom Sufismus der Derwische inspirierten Höhepunkt gipfelt. Das tänzerische Zusammenspiel versucht dabei stets auf die fragile Schönheit, wie sie in Bruchstellen der Synchronität aufscheint, hinzuarbeiten. So gibt es trotz des gemeinsamen Einklangs immer wieder subtile Momente der Diachronie. Nacera Belaza versucht choreografisch grundsätzlich alles Anekdotische und Akademische bereits im Ansatz zu vermeiden. „Bei jeder Bewegung muss ich mich fragen, wie wahrhaftig sie ist“, heißt ihr tänzerisches Credo im Anschluss an die Aufführung.

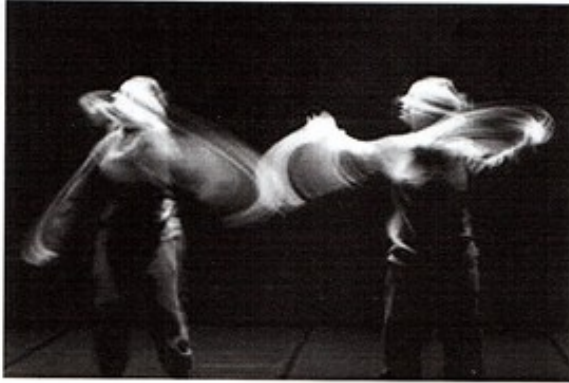
Im Moment, wo die Harmonie des Bewegungsbildes mit der körperlichen Individualität kontrastiert, vollzog auch die Musik jene Polarität. Übereinander geschichtete Fragmente von Nina Simone, Maria Callas oder den Psalmodien Larbi Bestams gaben dem Tanz die doppelbödrige Struktur des Palimpsest, indem weder das eine, noch das andere im Vordergrund steht und damit auf eine Zwischenebene zeitgleicher Parallelprozesse aufmerksam gemacht wurde.

Der Grundgestus in Nacera Belazas Ballett ist die hyperfragile, lethargische Gelassenheit, die ihre Schönheit erst über eine lange Zeit entwickeln muss. Das Pendel ist dabei das Maß eines qualitativen, nicht quantitativen, Zeitverständnisses. Was am Ende dem Hörer und Betrachter überantwortet wurde, war ein moderner, gleichsam zeitloser Tanz, der sich fast in seiner eigenen Auflösung befand. „Doch es ist gerade dieses ‚fast Nichts‘, was spannend und großartig ist.“ (Nacera Belaza)

Sisters in Synch

By Martha Sherman

Copyright © 2009 by Martha Sherman



Two beautiful women stand side by side and sway. They slowly rotate, then gently twist back and forth, their movement increasing in energy. They do it again. Finally, they break in a brief ecstatic frenzy of movement. If you are looking for the plotline of Nacera Belaza's "Le Cri", that's it. But if you came for the plot, you missed the point.

The U.S. premiere of "Le Cri" at St. Mark's Church in-the-Bowery opened Danspace's 35th Anniversary season, a piece they co-presented with FIAF (the French Institute Alliance Francaise) as part of the Crossing the Line festival. Belaza, an Algerian choreographer working in France, created this work as a movement meditation about relationships. Although this is Belaza's twentieth year as a choreographer, it was the first piece she created and danced with her sister, Dalila Belaza. Their likeness is striking. As they swayed, circled, and gently, then more enthusiastically waved their arms, the rare moments of their individual movement was more striking: a reminder of how unique each choreographic decision is, and how often we take that for granted.

Both the music and lighting tracked the energy of the piece, told in three parallel scenes. As the piece opened, a soft soundtrack of children's voices chatted and hummed, and a very pale streak of light illuminated the slow opening sway. Through each of the three repetitions, the music swelled (including exotic religious chants, and the singing of Amy Winehouse and Maria Callas), and the lights seemed powered by the dancers, brightening to a bold yellow. The lockstep parallels among music, light, and movement intensity should have seemed clichéd, but Belaza's purity allowed her to get away with it; the simplicity of those elemental relationships amplified the messages of depth in the human relationship. There was also a coda of the same movement projected on a video against the back wall of the wonderful deep space of St. Mark's Church.

"Le Cri" uses time and space as its central poles, and it's an exercise in patience and meditation. "My work is about resistance," Belaza explained, "if you resist it, it is pure hell." Midway through the more than hour-long piece, two audience members folded and snuck out. Occasionally, the glow of a watch or PDA signaled someone checking to see how far they'd come and how much was left. But if you allowed yourself to sink into the mesmerizing simple movements, the effect was that of a meditative chant: a core movement smaller and more subtle than that of the Dervishes, but with a similar effect. Ms. Belaza and her sister-partner never themselves succumbed entirely to the almost-religious experience. Although sometimes their eyelids drooped, or a small mystic's smile lifted the corners of their mouths, they didn't lose contact with the audience. Their relationship with us was as essential to the sweep and power of the piece as their relationships with each other.

In the final segment, the backlit wall came alive with five silhouettes of light, beginning to sway. As the figures came into focus on the projected video, it was five Belaza figures, dancing the now entirely familiar pattern of sway and twist. As the volume swelled this time, though, there was no end to the energy and pace of the movement. The five projected figures danced themselves into a blur; finally music, light, and movement entirely melded and released.

Berliner Zeitung, 26.08.2009
Rezension

Trance aus dem Reagenzglas

Algerisches Tanztheater:
Nacera Belaza zeigt im
Hau 3 das Duett „Le Cri“

VON MICHAELA SCHLAGENWERTH

Zwei eingemummte Gestalten in großen Schlubbershirts und ebensolchen Hosen stehen im Halbdunkel auf der Bühne des Hau 3, summen leise und wiegen ihre Körper dabei leicht von Seite zu Seite. Viel mehr wird nicht passieren in der nächsten Stunde in dem Stück „Le Cri“. Die Bewegung werden größer werden, die Arme zwi-schendurch einmal hin und her wirbeln, Allah anrufende Gnauwa-Mu-sik wird ertönen, vermischt mit Liedern von Nina Simone, Maria Callas und Amy Winehouse.

Trotz der Monotonie ist es spannend zuzusehen. Wohl auch, weil das Stück, so reduziert es ist, sehr viel vom Leben der Tänzerin und Choreografin Nacera Belaza und ihrer Schwester und Mittänzerin Dalila erzählt. Schon das Musikpot-pourri dürfte so ungefähr deren kulturelle Sozialisation umreißen. Vor knapp dreißig Jahren sind die Beiden mit ihren Eltern von Algerien nach Frankreich ausgewandert. Algerien, so sagt Nacera Belaza heute, sei immer essenzieller Bestandteil ihres Lebens geblieben. Die ganze Verwandtschaft lebt dort, auch die Eltern sind mittlerweile zurückgekehrt. In Frankreich, so Belaza, habe sie ihre Persönlichkeitsstruktur entwickelt, in Algerien finde sie die Lebendigkeit, die dieser Struktur einen Sinn verleihe.

Eben so bringt „Le Cri“ beide Welten auf die Bühne: Nicht als Culture Clash, sondern sich verbindend, ineinander aufgehend. Das Duett mit der Schwester hat Belaza aus der Beobachtung traditioneller algerischer Tänze entwickelt. Tänze, in denen es um Trance geht, in denen monoton gesungen und sich ebenso monoton bewegt wird. Die Tänzer führen dabei nicht etwas vor, sie bringen sich in einen Zustand und teilen diesen mit dem



LAURENT PHILIPPE

Nacera Belaza tourt mit ihrer Schwester durch die halbe Welt.

Publikum. Eben dies versucht „Le Cri“ künstlich, wie aus dem Reagenzglas, unter den Bedingungen des zeitgenössischen Tanzes zu wiederholen. Auch wenn Nacera und Dalila Belaza durch die unaufhörlich sich wiederholende Bewegung in einen entrückten Zustand geraten, in Trance tanzen sie sich nicht.

Also wird das Publikum auch nicht auf diese Weise in den Bann geschlagen, mit in die Trance gezogen. Aber etwas Erstaunliches geschieht bei aller Schlichtheit dieser Performance dennoch. Denn man bleibt ungeheuer wach und schärft seine Aufmerksamkeit für die kleinsten Veränderungen. Die Stunde vergeht, trotz des Wenigen, was geschieht, wie im Fluge.

Nacera Belaza hat sich das Tanzen zu Hause, in der elterlichen Wohnung, in ihrem Zimmer beigebracht. Denn das ihre Tochter Tänzerin wird, war für die Eltern undenkbar. Auch französischen Eltern wäre so ein Berufswunsch nicht seriös genug, sagt Belaza dazu nur trocken. Sie hat das Gymnasium absolviert, ihr Literaturstudium beendet und gleichzeitig eine eigene Compagnie gegründet. Zwanzig Jahre hat es gedauert, aber am Ende hat sich Belaza durchgesetzt. Mit „Le Cri“ touren die beiden Schwestern jetzt durch die halbe Welt.

30.08.2009



Szene aus einer Choreografie von Nacera Belaza. (Bild: Tanz im August / Laurent Philippe)

Die Bühne als Labor

Das Berliner Festival "Tanz im August" ist vorbei

Von Elisabeth Nehring

Das internationale Tanzfestival "Tanz im August" ist zu Ende gegangen. In vielen Aufführungen wurde experimentiert. So traten manche Performer in Latexkostümen auf, andere schoben in weißen Schutzanzügen und riesigen Helmen Einkaufswagen über die Bühne.

Es gab großartige Momente, in denen man den Glauben an die Kraft der Bühnenkunst wiedergewinnen konnte und solche, die selbst gestandene Tanzkritiker mit der Rechtfertigung der eigenen Profession in schwere Erklärungsnot brachten.

Wer zum Beispiel seine nicht ganz so Tanz-affine Begleitung überredet hatte, sich von der jungen Generation des zeitgenössischen Tanzes aus Frankreich mal ein Bild zu machen und in der Performance "Sylphide" von Cecilia Bengolea und Francois Chaignaud zufällig in die hinteren Reihen geraten war, der musste angesichts dessen, was sich da auf der Bühne abspielte, feststellen, dass solche Ideen eigentlich Tollkühnheiten sind, die einem zu Recht ein mitleidiges Lächeln einbringen. Da nützte es auch nichts, dass die Begleitung versicherte, man selbst könne doch nichts dafür. Das stimmt zwar, aber schade ist es trotzdem!

Denn wenn sich die drei Performer aus "Sylphide" in schwarze Latex-Hüllen einschweißen lassen, sodass Haut und Lungen vakuumiert sind und ihre Körper wie Öl übergossene oder balsamierte lebende Tote erscheinen, die nur noch durch ein kleines Röhrchen atmen, könnte das in der Tat eine Metapher auf das "Leben am Rande des Todes" oder die "Todesnähe der Lust" sein. Nur dafür müsste man nicht nur allen Zuschauer die Möglichkeit zur Empathie verschaffen (was wahrscheinlich schon ab Reihe sechs schwierig wurde), sondern die Idee des Eingezwängtseins in eine fremde Haut, die die Luft zum Atmen nimmt, variantenreich, fantasievoll und professionell durchspielen - was alles nicht passierte. Ein absoluter Tiefpunkt, der die bereits erwähnte ohnehin nicht tanzbegeisterte Begleitung auf ewig aus dem diesjährigen "Tanz im August"-Festival vertrieb.

Wer danach dachte, es könne nicht noch schlimmer kommen, der irrte! Schließlich wartet noch die Deutschlandpremiere von Luc Dunberrys Tanzproduktion "Aliens!" auf das zahlreich versammelte Publikum. "Aliens!" - angekündigt als "Reflektion über die Spezies Mensch im Kontext ihrer Einwirkung auf die Umwelt" zeigte nicht, wie eigentlich beabsichtigt, die "wachsende Gier nach mehr Macht, technologischer Effizienz und größerer Mobilität", sondern schlicht und ergreifend, dass Fremdschämen immer neue Dimensionen annehmen kann. Zwei Tänzer in weißen Schutzanzügen, monströse Helme auf dem Kopf, schieben einen bepackten Einkaufswagen vor sich her und bauen ein Zelt auf. Sie erscheinen zugleich als Kriegshelfer, Außerirdische, Überlebende einer Katastrophe, Computerspielfiguren und Clochards - aber damit ist es in Sachen Komplexität auch schon wieder vorbei. Die auf das Zelt projizierten Katastrophenbilder sollten wahrscheinlich richtiges Effekttheater sein - und bestachen doch allein durch ihre nicht mehr ganze taufrische Naivität. Viel Verpackung, wenig Inhalt.

Aber genug mit der Kritik! Da waren die Produktionen, die einen fast magisch in den Bann zogen, wie zum Beispiel die der algerisch-französischen Tänzerin und Choreografin Nacera Bellaza, die das erste Mal in Berlin gastierte und ein hypnotisches Duett aus einer einzigen, vielfach variierten Schwungbewegung des Oberkörpers zeigte. Das traditionell arabische Bewegungselement des Schwingens wird in "Le Cri" von allem folkloristischen Beiwerk befreit, quasi mit westlicher Puristik bearbeitet, und auch musikalisch treffen mit Überlagerungen von östlicher und westlicher Musik beide Welten aufeinander.

Das Festival-Motto "Listen!", also "Höre!", das auf die akustische Ebene vieler Tanzproduktionen aufmerksam machen wollte, löste sich hier ein - ebenso wie bei dem verspielten Duett "Muscle", in dem der New Yorker Avantgarde-Musiker Arto Lindsay und der ehemalige Forsythe-Tänzer Richard Siegal Tanz hörbar und Musik sichtbar machten - wenn etwa Siegals Arm ein Gitarrenriff Lindsays weiterführt oder der Tänzer durch seine Bewegungen den musikalischen Rhythmus vorgibt.

Die beiden absoluten Höhepunkte aber hatten die Festivalleiter für den Endspurt aufbewahrt - der bulgarische Radikalperformer Ivo Dimchev war das zweite Mal bei "Tanz im August" zu sehen und zeigte in der Solo-Performance "Some Faves" wieder einmal, dass er ein echter Meister seines Faches ist: Seine körperliche und emotionale Entblößung geht stets gerade so weit, den Zuschauer zu berühren, ohne ihn zu verschrecken, durch ausbalancierte Öffnung und Verletzlichkeit, aber auch Aggression und Überspannung zugleich Erregung und Befremden auszulösen. Das Bemerkenswerte an Ivo Dimchev: Der Zuschauer wird Teil der Performance, man fühlt sich nicht abgekoppelt von dem, was da auf der Bühne passiert, wie bei so vielen selbstbezüglichen Produktionen, sondern zugleich herausgefordert und beschenkt. Das, was da passiert, hat etwas mit mir, meiner Welt, meiner Wahrnehmung und - in Ivo Dimchevs Fall - auch mit meiner persönlichen Schamgrenze zu tun.

Den Zuschauer eingeladen, mit ihnen Zeit zu verbringen, haben auch die Tänzer der belgischen Tanzkompanie Rosas von Anne Teresa de Keersmaker, die zwei Stunden lang so offen und transparent tanzten, dabei zuweilen Blickkontakt in den teilweise beleuchteten Zuschauerraum aufnahmen und sich dann wieder ganz konzentriert selbst zuzusahen - es war die reine Freude, zu erleben, dass der Betrachter auch einmal so ernst genommen und integriert wird.

Im anschließenden Konzert, das die Kompanie, wie viele andere Künstler des Festivals auch, im sehr erfolgreichen Spätabendprogramm der Sommer.bar gab, löste sich dann noch einmal genau das ein, was Bühnenkunst eigentlich immer ausmachen sollte: eine starke, lustvolle Verbindung zwischen denen, die machen, sei es musizieren, tanzen oder spielen, und denen, die zuschauen.

Das diesjährige Internationale Tanzfest hat in einigen Momenten das Publikum von dieser Qualität kosten lassen. Zwar waren es zu wenige, aber wir sind auf den Geschmack gekommen: mehr Inhalte, mehr Relevanz, mehr Verbindung untereinander! Dann wird das Publikum noch zahlreicher strömen und "Tanz im August" wieder zu einem richtig guten Festival.

TANZ IM AUGUST

Le Cri sidéral de Nacera Belaza

Jusque là le festival m'avait donné à voir des oeuvres apaisées, joyeuses, virtuoses, même légères. Les soeurs Belaza m'ont envoyé dans une autre dimension avec leur Cri tendu et profond. Leur pièce rayonne de leur énergie rentrée, se propage, rebondit avec une incroyable force muette entêtée. Deux derviches non-tourneuses, icônes intemporelles en jogging qui bouleversent tout d'un balancement de bras."Le cri" s'ouvre dans la pénombre sur une scène vide. On distingue petit à petit les corps de Nacera et Dalila Belaza. Elles prennent leur temps, nous imprègnent d'un doux balancement pendulaire qui ne cessera jusqu'à la fin de la pièce.

Elles prennent vraiment leur temps. La gestuelle renvoie à des rites anciens. Les corps des deux danseuses entrent en transe en même temps. Figures gémeaux et pourtant dissociés tant l'impulsion est intime. Un entre soi qui vire à la transe collective. Je ne peux plus les lâcher des yeux. Leurs bras m'hypnotisent, viennent puiser dans mon ventre un cri qui voudrait sortir. Et quelle rage quand enfin leurs pieds s'emballent! Mon esprit a décroché depuis longtemps, leur danse a fait le vide. Merde, c'est par les yeux que ça sort. Rien de triste, rien d'émotionnel. Juste une sensation d'être là, maintenant, en accord avec tout ce que je vois et j'entends : les vibrations de leurs bras, leur colère rentrée, les effluves de soul et d'opéra, de chant arabe et de jazz magistralement mixées dans un double écho. Et je me fous de votre religion, et je me fous de vos inspirations artistiques. Le contexte n'à que faire de ce cri-là. Simplement je l'entends. Il résonne en dedans, porté par l'envol de vos mains, l'inclinaison de vos coudes, la luminosité presque douloureuse de vos visages. Le cri n'est une pièce ni épurée, ni ascétique comme cela a été écrit. Nacera Belaza semble juste avoir gommé le superflu, conservé l'essence, le profond. L'écriture chorégraphique a beau être résumée à ce simple balancement, le Cri en appelle à tous les autres arts pour créer un spectacle parfaitement équilibré. Rien n'a été laissé au hasard, ni les silences, ni les noirs. Merveilleux habillage de lumière qui joue des douches comme des rayons qui tombent d'un dôme oriental.

Pour nous quitter, les deux soeurs nous laissent avec leurs images projetées sur grand écran.

Comme pour couper le lien trop fort par lequel nous étions entrés en communion. Certains diront qu'il ne s'est pas passé grand chose pendant ces 50 minutes C'est vrai. Deux pieds ancrés au sol, deux corps grossièrement masqués par des tenues-uniformes. Et des bras qui balancent. Mais cette simplicité est allée au fond des choses. Et ça n'est pas si fréquent sur une scène.

Publié par Steffi

ВРЕМЯ, 17.08.2009

Rezenion „Parades & Changes, Replays“, „Le Cri“, „The Song“

ONLINE
ВРЕМЯ
НОВОСТИ

// реклама на сайте // реклама в газете // подписка // редакция // вакансии

// 17.08.2009



У кого что болит

В Берлине открылся 21-й фестиваль современного танца Tanz im August

версия для печати

Двухнедельный график выступлений похож на табло прилета в гигантском международном аэропорту.

Африканцы, ханадцы, европейцы, американцы -- у Берлина и у самого крупного в Германии фестиваля танца (десять площадок, около 40 проектов, не считая уличных и клубных перформансов, обсуждений и лекций) схожая среда обитания: мультикультурная. На сцене то же, что и на улице, -- смешение лиц, языков и традиций. И та же злоба дня: как коммуницировать, когда у всех разные символы и разные корни?

Открытие -- несколько параллельных перформансов в залах PODEWIL -- выглядело как маршрут, который предлагалось выстроить самостоятельно. Заходишь в один зал, а там «Интервью с собой», видеоролик бельгийки Крис Паркинсон. «Из чего я выбираю?» -- спрашивает она и рисует на экране «рог изобилия», точнее, корзинку, в которой лежат фрукты и каждый подписан: Хосе Лимон, Мере Каннингем, Марта Гром. Перемещаешься в другой, а там в перформансе «Новый человек. Четыре пробы утопического движения» снова поминуют авторитетов -- Брехта, Лабана и Мейерхольда, пытаешься разобраться, что ж там было новенького, что еще не стало для нас стареньким.

Мир, в котором корней не доискаться, не абстрактная тема для размышлений. Это реальность танцовщиков и хореографов, вышедших на сцену после того, как все главные танцевальные революции уже произошли. Генерации 90-х история танца досталась не только написанной, но и вольно и поперек переписанной.

Один из самых ожидаемых проектов фестиваля, например, -- интерпретация революционного спектакля американской постмодернистки Анны Халприн Parades&Changes, Replays. Тогда, в 1965 году, голые люди на сцене, повседневные жесты и снисенная напрочь граница между движением прекрасным и ужасным вызвали скандал и чуть ли не запрет постановки. «А теперь кого этим удивишь?» -- спрашивают 88-летняя Халприн и ее молодая коллега, автор спектакля Анна Голд. И вправду кого? Все видено-перевидено, расташено по огородам, и даже в России каждый второй перформер чуть что первым делом стягивает с себя трусы.

Да уж, все было более или менее просто, пока модерн-данс был явлением американским, экспрессионизм -- немецким, будто практиковали японцы, а балет -- русские. Были правила, границы и четкие представления о профанации. Теперь все смешалось. Каждый второй проект интернациональный, афиши к ним напоминают титры голливудских фильмов, а танцовщики, подобно мигрантам кочующие из страны в страну, перетаскивают свои традиции, дегустируют чужие и пожинают плоды отвоєванной свободы. Идентичность -- головная боль номер один. Кто мы? Европейцы? Американцы? Африканцы? Или «счастливы глобализованные», как называлась статья в немецкой газете, посвященная юбилею падения Берлинской стены?

«Европейцы бывают разочарованы, когда видят, что наши работы не соответствуют их представлениям об африканском танце, они для них слишком солтепробагу», -- сетует хореограф и танцовщик из Буркина-Фасо, новая европейская звезда Сейду Боро. Конечно, обидно: Боро и Салина Сану, обитающие со своей труппой во Франции, 17 лет

боролись, пока не открыли в Буркина-Фасо Центр современной хореографии. Теперь рискуют потерять то, за что их когда-то оценили, -- аутентичность.

Ну за что боролись. В «Кровавой пыли» Боро и Сану, открывшей большую программу Tanz im August, национальной экспрессии правда хоть отбавляй, а от всякого рода смешений вроде комбинации звучания традиционных инструментов и саксофона не убежишь. Такой мир. Он так звучит, так движется, а легкий ужас перед новым Вавилоном если и охватывает почти всех мыслящих и талантливых, то быстро проходит. Потому что смешения -- благодатная почва для рефлексии, каламбуров и лингвистических фокусов.

Американец Даниэл Линехан, взяв на вооружение традиционный танец дераншей, полчаса вертится без остановки, полутно болтая по телефону, подписывая счета и рассуждая о войне в Ираке. С тем же танцем дераншей работает франко-алжирская Compagnie Nacera Belaza. Испанец Израэль Галван Серилла пытается сотворить современное фламенко. Элеонор Бауэр из Брюсселя поставила спектакль о танце, представленном на youtube: что с ним происходит, когда он становится популярным для скучающих интернетчиков?

Фестиваль в Берлине -- ровесник падения стены, и это многое объясняет. Даже VIP-персоны вроде Уильяма Форсайта приезжают сюда совсем не с теми работами, что они делают для Мариинки или Парижской оперы. А с чем-то вполне себе злободневным. В этом году ждуть, что скажет Анна Терез де Кирсмакер (Rosas) в новой работе The Song. И Люк Данберри -- этого бывшего танцовщика из труппы Саша Вальд в Москве знают по великолепному спектаклю D'Avant. Впрочем, понятно, что скажут. Новая вещь Данберри Aliens, проект Берлина и Монреаля, цитирую, «рефлексия на тему происхождения, миграции и нашей идентичности».

У кого что болит. У них это.

Ольга ГЕРДТ, Берлин

HEUTE

Cie. Nacera Belaza

«Ein Schrei, der einen sprachlos macht.» So das Fazit gleich mehrerer Kritiker, als die in Frankreich lebende algerische Choreografin Nacera Belaza ihre Arbeit «Le cri» 2008 an den Rencontres choréographiques internationales zeigte. Mit grosser innova-



tiver Kraft und Konsequenz hat die gläubige Muslimin zu einer künstlerisch eigenständigen Bewegungssprache gefunden, die sich mit den Vorschriften ihres Glaubens vereinbaren lässt. An die sich steigernde Intensität von Sufitänzen erinnernd, bewegen sich Nacera Belaza und ihre Schwester Dalila tranceartig zu einem betörenden Soundtrack aus arabischem Gesang, Callas-Arien und Amy Winehouse. Keine raumgreifenden Bewegungen, keine Luftsprünge, kein Hüpfen oder Schweben, sondern eine Art Tanzritual an Ort. Die Bewegungen scheinen wie Schallwellen aus dem Innern der beiden sich synchron bewegenden Performerinnen zu kommen. (esc)

*Theater-Spektakel,
Landiwiese Nord, 19.30h.*

Scènes / « Le cri » et « Confidences à Allah »

Ces femmes qui dialoguent avec Dieu



Le théâtre musulman est au cœur de nombreux spectacles, à Avignon, comme celui de Nacera Belaza : « Le Cri ». © ANNE-CHRISTINE POUJOLAT/AFP

AVIGNON
DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

Dans la pénombre de la chapelle des Pénitents blancs, le public écarquille les yeux pour tenter de distinguer un mouvement diffus au centre de la scène. On entend vaguement des cris d'enfants, un chant à peine audible... Le cri de Nacera Belaza commence comme un murmure visuel et auditif.

Petit à petit, on distingue deux corps dans l'espace. Tout ici semble naître du néant. Les cris, les chants augmentent en volume. Un blues américain se mêle à une prière musulmane. Deux voix émouvantes, déchirantes, répétitives, tout comme les mouvements de Nacera et Dalila Belaza que l'on distingue désormais clairement dans le rai d'un projecteur.

Les pieds sont comme fixés au sol. Le tronc pivote de droite à gauche, de plus en plus vite, entraînant les bras à l'horizontale. Bientôt, ceux-ci esquissent de

nouveaux mouvements plus complexes. On pense à la danse des derviches tourneurs. Le son explose, les mouvements se font plus larges et rapides suivant le rythme des percussions. Puis le noir, d'un seul coup.

Les deux jeunes femmes sont à présent à l'avant-scène, d'autres musiques se mêlent, entre aria classique, air jazzy... Les corps continuent à pivoter avec une grâce étonnante. Puis, d'un coup, la musique éclate, les corps décollent, s'envolent, se libèrent totalement, avant de revenir au calme. Comme une libération aussitôt maîtrisée. Danseuse et musulmane, Nacera Belaza cherche à mettre en accord ces deux états. Sa danse est à la fois sobre et incroyablement habitée. Comme un dialogue en prise directe avec son Dieu.

Au Théâtre du Chêne noir, une autre jeune femme parle à son Dieu. Alice Belaïdi joue les *Confidences à Allah*, adaptation à la scène du roman de Saphia

Azzedine. Dans une mise en scène très sobre de Gérard Gelas, la jeune comédienne incarne Jbara, jeune bergère des montagnes du Maghreb qui, enceinte, chassée, partira à la ville pour un destin chaotique.

Pendant ce temps, Jbara s'adresse à Allah pour lui demander de l'aider ou lui confier ses pensées. Rien à voir ici avec la religion instituée. Jbara n'a besoin de personne pour prendre Allah à témoin des traitements indignes réservés aux femmes. Dans une langue souvent crue, Saphia Azzedine raconte un quotidien que l'on ne veut pas voir. « La misère, ça pue du cul, lâche-t-elle. Et le cul de Miloud, il n'a jamais connu l'eau ». Un peu plus loin, suit une description de relations sexuelles particulièrement réaliste, elle balance : « Arrêtez de faire beuh ! Je vais pas mettre de la poisie là où il n'y en a pas. »

Les âmes sensibles peuvent s'offusquer, Jbara sait de quoi elle parle. Elle est la petite sœur des femmes s'exprimant dans *Monologues du vagin* quand elle lâche : « Ce trou-là, ça obsède les bonhommes depuis des siècles. Et c'est même pas le leur. » Mais elle trouve aussi des for-

mules très belles pour parler de la mère qui souffre en silence : « Elle met des oignons dans tous les plats, ma mère. Pour pouvoir pleurer en paix ». Et quand elle voit son père, habituellement violent et intransigent, faire des courbettes devant des touristes américains, elle assène : « C'est qui la pute ? Moi qui m'écarte ou lui qui se courbe ? »

Jbara partira à la ville, deviendra prostituée, bonne d'une famille fortunée, call-girl de luxe et favorite d'un cheikh. Puis elle connaîtra la prison, la déchéance, jusqu'à la rencontre avec l'imam qui saura la regarder. Un destin bousculé à travers lequel elle ne cessera de converser avec son Dieu. Une formidable interprétation d'Alice Belaïdi. ■

JEAN-MARIE WYNAÏTS

Le cri sera présenté aux Halles de Schaerbeek le 13 mars 2010 et *Confidences à Allah* au Théâtre du Chêne noir à Avignon, 00-334-90782.40.57. Le spectacle sera présenté au Théâtre 140 et à la Maison de la culture de Tournai durant la saison 2009-2010.

lesoir.be

www.lesoir.be/entractés, c'est le blog de Jean-Marie Wynants à Avignon.

La danse-prière de Nacera Belaza

La chorégraphe d'origine algérienne danse avec sa sœur un retour aux sources du mouvement. Dans une parfaite harmonie

LE CRI

de Nacera Belaza

Chapelle des Pénitents blancs

AVIGNON

De l'une de nos envoyés spéciaux

Au loin, le brouhaha de la rue auquel se mêle un chantonnement lancinant. Deux silhouettes aux contours flous

apparaissent sur le plateau nu presque entièrement plongé dans l'obscurité. Elles sont agitées par un léger balancement et pivotent très doucement vers le public. Au fur et à mesure, le chant se fait plus distinct, la lumière plus vive et les mouvements plus amples. Les deux femmes ont caché leurs corps sous d'infirmes vêtements violés. Elles ont le même chignon et un visage semblable. La chorégraphe Nacera Belaza fait danser sa sœur, Dalila, dans un duo énigmatique. Le « cri » vient par vagues qui montent chaque fois selon un même crescendo. Pendant presque une heure, les

deux femmes reprennent toujours le même mouvement: les pieds fixés au sol et un buste mobile, entraîné par la tête et les bras. Dans chaque tableau, le geste grandit à mesure que le son gagne en volume et la lumière en intensité, jusqu'à saturation.

Nacera Belaza est musulmane. Depuis ses débuts il y a une quinzaine d'années, elle revendique sa volonté de concilier foi et amour du mouvement. Dans ses aspects minimalistes et répétitifs, sa pièce rejoint une sorte d'exercice spirituel. Par leurs gestes simples et multipliés, les danseuses visent

quelque chose d'essentiel, voire de primitif. Elles vont chercher à l'arrière de leur propre corps, dans leurs propres limites, une force à faire jaillir. Nacera Belaza cherche l'épure, aussi bien dans la scénographie que dans la chorégraphie, peut-être pour toucher à une vérité de l'âme. À ce titre, *Le cri* est une véritable expérience. Emportés par sa montée en puissance, les corps vivent pleinement le mouvement, dans l'instant. Ici, la danse n'est pas une transe puisque chacune en garde toujours le contrôle. Lorsque les limites ont été atteintes, dans la rapidité du geste, l'intensité du son

et de la lumière, les deux danseuses s'arrêtent à un point culminant.

Exercice de dépassement de soi, quête de l'essentiel, *Le cri* est le fruit d'un cheminement si personnel que le spectateur peut s'en sentir exclu. À l'inverse, ce « cri » peut aussi le conduire à se poser la question de son propre corps et de la façon dont il l'habite. Car malgré l'austérité de la forme, la joie de Nacera et Dalila Belaza, dans leur danse-prière, est lumineuse.

MARIE-VALENTINE CHAUDON

Jusqu'au 21 juillet, à 15 heures.

Rés.: 04.90.14.14.14.

«Non» et «le Cri», la fureur de Yalda et Nacera

Sans texte mais pas sans voix, deux femmes sont aussi dans l'urgence de dire. La Libanaise Yalda Younes, danseuse de flamenco, élève d'Israel Galván, a imaginé neuf minutes de danse sur une composition de Zad Moultaka (1). Son solo *Non*, qui ouvre d'ailleurs le nouveau spectacle de Galván sur l'Apocalypse, est inouï. Nous sommes restés scotchés lorsqu'elle l'a présenté il y a deux ans au festival les Antipodes de Brest. Sur la musique qui explose de tirs de mitraillette, elle oppose ses talonnades furieuses, jusqu'à disparaître dans le noir. Écrit en hommage à Samir Kassir, historien et journaliste libanais assassiné le 2 juin 2005, ce solo saute sur les bombes et martèle le sol. Une injonction à la résistance.

Le duo de Nacera Belaza avec sa sœur Dalila est tout aussi puissant. *Le Cri* est absolument muet, porté par leurs deux corps qui se mettent en branle lentement, dans la répétition jusqu'à l'étourdissement. Vêtues d'un costume qui pourrait rappeler l'uniforme des prisonnières, sur un point fixe, elles développent une danse sensuelle dédiée à toutes les femmes qui n'ont pas le droit à la parole. C'est envoûtant, voluptueux et incisif, sans fin.

M.-C.V.

(1) Pour le Festival, le compositeur franco-libanais créera «l'Autre Rive», à la Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon, à 21 h 30 les 8 et 10 juillet.

LE CRI

NACERA BELAZA A LANCÉ CE CRI EN 2008, DEVENU DEPUIS

UNE ŒUVRE ESSENTIELLE, PUISSANTE ET PÉNÉTRANTE, UNE PIÈCE À NE PAS MANQUER. Deux danseuses dans la pénombre. Une géométrie troublante que l'on retrouve également dans la danse : les mouvements se font à l'unisson, fendant l'espace et le temps d'un accord commun. Tout commence par un accord comment : les pieds, ancrés dans le sol, sont le support solide d'un geste qui lentement s'épand des épaules au bassin, traverse les bras jusqu'à développer une ondulation qui se déploie en lignes sinueuses. Ce seul motif gestuel est la base du Cri, et se répète tout au long du spectacle, installant une pesanteur et une gravité

sans faille. Aux abords austères, cette pièce est pourtant une véritable leçon : elle montre la puissance d'une écriture abstraite et minimale irradiant deux corps au diapason.

L'EXPÉRIENCE D'UNE DANSE TOUT EN TENSION

D'un doux crescendo qui pourrait être sensuel, Nacera Belaza a fait un bal métro-entrainant, un rituel strict mais envoiement, en refus total de la facilité, de la séduction ou de l'émoussement. Soufflé par une bande son mixant d'abord la voix du chan-



Un Cri étonné de deux femmes, Nacera et Dalila Belazzi.

teur Larbi Bejjani, puis celles d'Amy Winehouse et de Maria Callas, les deux corps presque immergés dans leurs habits bien larges sont d'abord comme bercés, puis entraînés vers la lumière.



Au paroxysme de la répétition, la vidéo prend un relais surprenant, répétant à l'envi les présences en les démultipliant. Un spectacle sous haute tension, entre transe et jouissance, entre sacré et profane.

Nathalie Yokel

Festival d'Avignon. **Le Cri**, de Nacera Belaza, les 19, 20 et 21 juillet à 15h à la Chapelle des Penitents Blancs, place de la Principauté. Tél. 04 90 14 14 14.

FESTIVAL DE LA DANSE CONTEMPORAINE .

La chorégraphe franco-algérienne Nacéra Belaza a lancé *Le cri* pour exprimer son désir de danser et d'atteindre l'équilibre nécessaire en harmonie avec sa culture, ses traditions et sa confession.



« Je suis musulmane, arabe et je veux danser »

AL-ARHAM BEROU : *Le cri*, le spectacle que vous venez de présenter dans le cadre du Festival de la danse contemporaine, est un travail sobre, répétitif et progressif. Bien que ce soit votre création la plus récente (2008), vous dites qu'elle aurait dû être la première ?

Nacéra Belaza : Elle traite d'une chose très importante : l'état ou le changement d'état progressif. Ce n'est pas une question de chorégraphie mais plutôt de mouvement. Il y a une dramaturgie de l'état. Cela relève de la danse traditionnelle, simple et répétitive.

Le public a l'impression qu'il fait partie du spectacle. Les danseurs travaillent sur l'état dans lequel ils veulent mettre le public. Et normalement, on ne travaille pas sur ce genre de choses, mais la danse s'attaque à des aspects plus visuels.

Le mouvement répétitif mène soit à la transe comme chez les danseurs traditionnels, soit à une élévation de la conscience comme chez les

soufis. C'est cette voie qui m'intéresse. Dans la transe, à un moment donné, toute la conscience cède et tout devient une histoire de corps. Mais cela ne m'intéresse pas. Comment donc lâcher complètement le contrôle du corps et en même temps l'amener quelque part où la conscience s'élève ? Quand on répète, le mouvement n'est jamais le même. Pour 50 minutes, on a travaillé toute la trajectoire et le souffle, qui font que la pièce existe à cet endroit là. J'ai commencé par observer les frictions de la danse traditionnelle, puis l'idée était de transposer ce mouvement dans mon travail.

— Souvent dans vos chorégraphies, vous élaborez la notion du vide ...

— Mon désir du vide est plus grand que mon désir de créer. J'aime le vide. L'espace vide est l'espace idéal. Mais je trouve qu'il est souvent mal habité. Mon idée est comment faire une quête sur le vide en construisant une pièce sans que celle-ci vienne malmener l'espace. Une fois que la pièce est finie, on a l'impression qu'on

n'a rien vu. Elle s'est auto-effacée.

C'est tout à fait un travail de dématérialisation. On a l'impression qu'on habite le vide mais pas d'une façon trop physique. Il y a tout un travail poétique qui fait que le spectacle s'inscrit dans la mémoire d'une façon indélébile. Les pièces sont créées non pas pour être vues, mais pour vivre dans la mémoire des gens. J'y suis parvenue, après de longues années, à savoir comment arriver à donner cet effet impérissable qui vit dans la mémoire avec le minimum. L'art doit être pauvre et non pas forcément éclatant et spectaculaire. Je sais que mon travail est un peu riche puisqu'il y a de la sobriété, voire même une austerité. Mais c'est mon univers.

Où, le public a toujours peur du vide, du silence et de la mort. Il a absolument besoin de voir quelque chose qui lui fait oublier toutes ses peurs. L'attente de voir une chose éclatante, même s'il n'y a plus rien, est très morbide. Alors que les choses les plus difficiles, épon-

vantes, ne s'abîment pas et donnent un sens profond à ce qu'on a vécu.

Un théâtre, c'est un lieu d'expression artistique. Ce n'est pas la fête.

— Comment avez-vous monté votre propre compagnie ?

— Je suis une autodidacte. Je dansais dans ma chambre, au lycée, à la faculté en cachette. Pour des parents maghrébins immigrés en France, la seule garantie qui peut sauver les enfants ce sont les études. Parler de la danse semait la panique. Je dansais chez une amie et le directeur du Centre des arts de Reims m'a encouragée. Je continuais à étudier et en même temps à danser. Et à un certain moment, j'ai été obligée de créer une association pour être payée. Ce fut en 1989. J'étais ensuite soutenue par la ville de Reims où je vis et par le ministère de la Culture.

Mais il fallait vivre bien les choses un grand jour. Donc, je suis allée à Paris et j'ai tout recommencé. J'ai loué un appartement et j'ai présenté mes spectacles sur un plateau semi-professionnel. Le directeur du CND (Centre National de la Danse) m'a vue et m'a invitée à joindre sa programmation.

— Malgré votre carrière et votre vie en France, vous êtes attachée à la culture algérienne ...

— C'est un cliché de dire que l'art doit transgresser la culture, la tradition et la religion pour être percutant. La liberté ne se situe pas à cet endroit-là. Elle est plutôt

intérieure. On peut la gagner même avec tous les carcans de la société. La question est plutôt comment tout rassembler : je suis musulmane, arabe et je veux danser. Cela m'oblige à trouver un équilibre. Plus j'avance dans l'art, plus cela me relie à la réalité.

— Pourquoi dansez-vous uniquement avec votre sœur ?

— Au départ, j'ai travaillé pendant six ans avec une danseuse. Mes premières pièces regroupaient trois ou quatre filles. Mais ma sœur Dalia et moi nous dansons depuis 20 ans. C'est toute une vie, une expérience que nous partageons.

Mais cela ne veut pas dire que les spectacles doivent uniquement nous regrouper toutes les deux. La solution est de travailler parfois aussi avec des danseurs qui ont une certaine démarche. Un débutant, qui n'a aucune expérience, peut avoir de la force naturelle et brute. ■

Propos recueillis par May Sölim

tanzjournal 5 · 09

Nachbericht (1/2)

Z u r S a c h e

Wenn Hören und Sehen vergehen. Das diesjährige Festival »Tanz im August« in Berlin. Ein Kommentar von Elisabeth Nehring

Jedes Jahr im August das gleiche: Der Sommer hat seinen Zenit überschritten und will doch noch immer (oder gerade jetzt noch einmal besonders) zelebriert werden. Offensichtlich kulturhungrig aus den Ferien zurückgekehrt, strömt ab Mitte des Monats eine sich stets vergrößernde Schar von Zuschauern jeden Abend in irgendein (oder manchmal auch zwei) Theater Berlins, um dort überhitzt empfangen und auf angenehme Weise sediert zu werden.

Mitten in der heißesten Zeit des Jahres ist das Festival »Tanz im August« so etwas wie ein Dauerbrenner und sichert seit immerhin 21 Jahren eine gewisse sommerliche Kontinuität. Denkt man zurück an die vielen auf diese Weise verbrachten zwei Augustwochen, gibt es sogar noch mehr Wiedererkennungseffekte:

die immer gleiche Überforderung in den ersten Tagen angesichts der plötzlichen und vor allem massiv geballten Begegnung mit Bekannten und Kollegen aus »der Szene«, die mühelos und leichtfüßig verquasselten Nächte nach beglückenden Vorstellungen, das ewige Gemecker über das Programm.

Dabei ist es ja nicht so, daß sich nichts verändern hätte, personell und programmatisch. In diesem Jahr haben die beiden künstlerischen Leiter seit dem Anfang des Festivals, Ulrike Becker und André Theuriault, ihr Programm erstmals mit Pirkko Husemann erarbeitet, die seit letztem Jahr am Hebbel am Ufer Tanz kuratiert. Und seit vier Jahren betreibt Kersti Schroth in der sommer.bar ein eigenes Nachtprogramm, dank dessen man aus dem Festival überhaupt nicht mehr herauskommt.

In diesem Jahr gab es zum erstenmal ein Motto »Listen!« Die Aufforderung zielt auf die Aufwertung der akustischen Ebene in Tanzstücken: Wie gehe das, was man sieht, und das, was man hört, zusammen? Die Frage war sinnvoll, wenigstens für einige der eingeladenen Produktionen, wie Anne Teresa De Keersmaekers Gruppenstück *The Song*, in der die Geräuschkünstlerin Céline Bernard die Aufmerksamkeit des Betrachters mit ihren künstlich erzeugten Begleitgeräuschen auf ebenso subtile wie ungewöhnliche Weise steuert. Auch bei Arto Lindsay und Richard Siegal, die in ihrer musikalisch-tänzerischen Improvisation *Muscle* – zumindest am ersten Abend



Zu Gast bei »Tanz im August«: *Le Cri* von Nacera Belaza und *Poussières de sang* von Seydou Boro und Salia Sanou (S. 59; beide Fotos: Dieter Hartwig)

L'EXPRESSION

Le Quotidien

Prix : Algérie 10 DA — <http://www.lexpressiondz.com> — ISSN 1112-3397 — Directeur Fondateur : AHMED FATTANI

Dimanche 23 Mars 2008 - n° 2234

Culture

DIMANCHE 23 MARS 2008

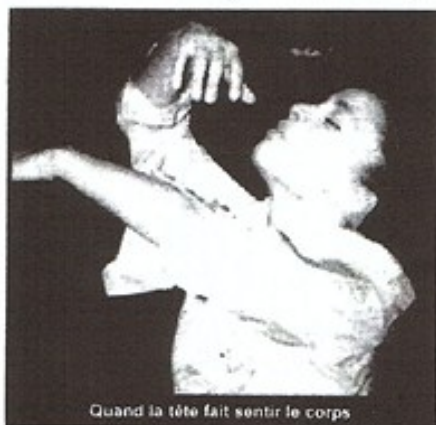
DANSE CONTEMPORAINE AVEC LA COMPAGNIE NACÉRA BELAZA AU TNA

L'équilibriste à trois temps

DANS LE CRI, l'artiste cherche la bonne mesure de l'harmonie que génère le corps au milieu de l'espace et du temps.

■ O. HIND

Dans la pénombre, deux danseuses, Nacéra et sa sœur Dahlia Belaza, dodelinant du corps sur un fond sonore d'enfants dans une aère de récréation. Le corps n'a de cesse de se balancer, infiniment. A droite de la scène, un homme Si Larbi chante les louanges de Dieu. Une sorte de psalmodie incessante, une incantation draine dont la voix monte au fur et à mesure que les corps bougent, comme un métronome. Il s'agit de l'annonce du spectacle de danse chorégraphique de la compagnie Nacéra Belaza qui s'est produite, hélas, devant un public restreint, vendredi dernier au TNA. Un public « hermetique » à ce genre de danses. *Le cri* aura suscité en tout cas moult interrogations. En quête d'équilibre spatio-temporel et spirituel, cette danse de « l'intériorité », déroulera sa trame lentement mais sûrement, au bout de 50 minutes de balancement d'épaules notamment, le tout sur un fond de juxtaposition musicale. Un duo Nana Simons-Si Larbi et en deuxième partie Maria Calas Amy Winehouse. Les deux danseuses sont d'abord loin du public puis elles s'y approchent, créant « une peripète » dans cette pièce. Un



Quand la tête fait sentir le corps

petit relâchement. Elles s'en éloigneront que pour mieux revenir au cœur de cette scène et libérer leurs gestes lesquels sont accentués par la vitesse de cette vidéo, jusqu'au retour final de ce pont nodal, ce petit dodelinement du corps, d'où tout est parti. Une forme d'aller vers l'ailleurs pour mieux revenir vers soi. Et si cette pièce augurait instinctivement ou inconsciemment une sorte de recherche identitaire pour cette Algérienne vivant en France ? A propos de ce dodelinement du corps qui a « ennuyé »

plus d'un dans la salle, Nacéra Belaza qui a tenu à rencontrer le public à la fin de la présentation, nous dira, serene : « Ce moment m'a semblé le moteur essentiel de la danse traditionnelle. Comme je suis dans une démarche très minimaliste, très abstraite dans mon écriture, même un peu radicale, ce qui me semblait intéressant c'est

de trouver à quel endroit ma démarche de danse contemporaine et la danse traditionnelle pouvaient se rejoindre et se créer le dialogue. J'ai observé pour cela plusieurs danses traditionnelles dans le monde et déterminé leur squelette. J'ai remarqué qu'elles sont souvent basées sur un mouvement intérieur comme un mouvement infini de répétition (...) l'essence d'une chose. Je sais que c'est dur et éprouvant pour le spectateur, mais il me fallait voir quelle serait la progression la plus

honnête de ce balancement. S'agissant des choix des morceaux musicaux, Nacéra Belaza fait remarquer : « C'est une mise en opposition de ces deux choses, mais pas un assemblage facile mais c'est tout nécessaire pour que la tension monte. Les deux ont besoin l'un de l'autre... ». En première partie du spectacle, c'est une autre compagnie, Vent de sable, composée de quatre personnes, qui s'est produite, exprimant par des mouvements amples et précis de danse contemporaine et hip-hop le sentiment d'oppression que rencontre chacun de nous. Ceci est aussi illustre par ce drap noir que porte sur son dos l'un des deux danseurs et que s'efforce à lui enlever l'autre danseur. Ayant à leur actif plusieurs créations, Vent de sable prépare actuellement une autre pièce chorégraphique, intitulée Normal. Notons que *Le cri* sera présenté aussi, le 2 mars prochain au théâtre régional de Annaba et le 27 mars à Oran. La danse n'étant pas figée, cette pièce *Le cri* est susceptible d'être revivifiée nous confiera enfin Nacéra Belaza, qui n'a de cesse de s'interroger sur le fondement de l'humanité, partant de cette émotion que fait naître le corps. Reste pour elle de trouver l'équilibre parmi toutes ces ébauches... O. H.

Vertigineuse Nacera Belaza.

« *Un jour, je parlerais moins / jusqu'au jour où je ne parlerais plus* ».
Alain Bashung n'est plus.

« *Le cri* », chorégraphie de Nacera Belaza accueille ma profonde tristesse en ce dimanche ensoleillé sur Marseille. Elles sont deux soeurs à danser, à me tendre les bras, pour aller me chercher, là où je suis. Regard embrumé, je fixe leur toute première apparition. La lumière est douce et leurs corps émergent à peine. Elles semblent venir de loin. La Callas chante tandis que la voix sensuelle de Larbi Bestam se fait entendre comme un cantique. Elles sont deux à faire le même geste avec leurs bras et les pieds joints, telle une prière, comme pour forer l'insondable.

Leur danse vient peu à peu et m'approche.

Elles sont deux, l'une pour rassurer, l'autre pour tendre la main.

Elles sont deux, image du double, de forces antagonistes prélude au chaos, de l'art qui surpasse l'artiste.

Elles sont deux pour décupler l'imaginaire du spectateur avec leurs bras, armes du poète.

Elles sont deux tandis qu'une partie de moi est partie avec Bashung. Il m'a laissé là, en rade : « *Gaby, je sens comme un vide* ».

Alors, elles s'approchent du bord de scène et la Callas chante la Traviata de Verdi. La voix d'Amy Winehouse s'en mêle. Je ressens le « *vertige de l'amour* » alors qu'elles s'éloignent en fond de scène, comme si le rock enchevêtré à l'opéra faisait vœu d'éternité.

Avec leurs bras, elles malaxent, « *l'argile prend forme / l'homme de demain sera hors norme/ un peu de glaise avant la fournaise/ qui me durcira* ».

Avec leurs bras et leurs pieds joints, elles transforment la scène en cathédrale pour la transcender.

Me voilà avec elles, pris de tourbillons, comme si à force de me faire tourner la tête, elles avaient puisé l'inépuisable : je n'en finirais donc jamais d'aimer les artistes.

« *Madame rêve ad libitum*

Comme si c'était tout comme

Dans les prières

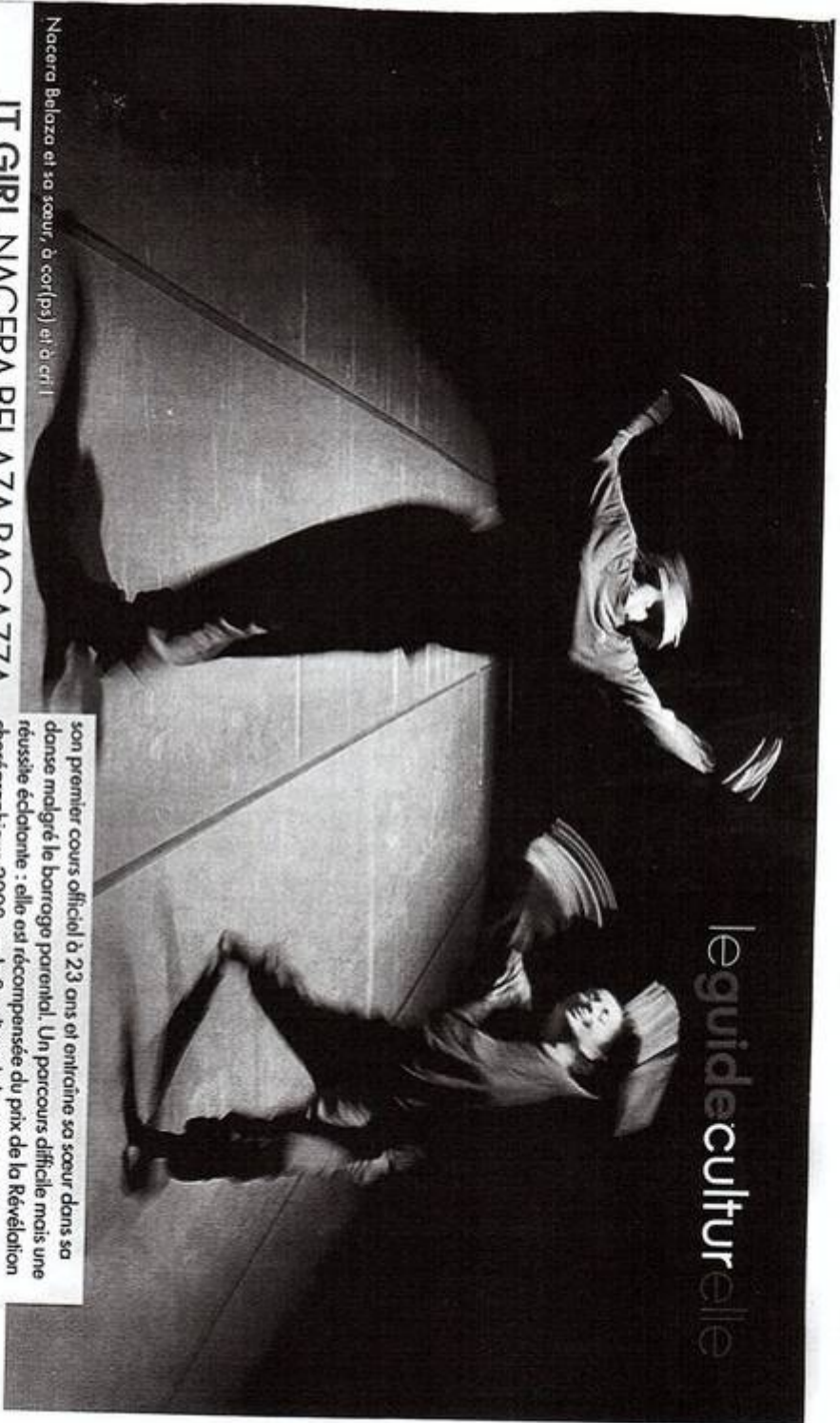
Qui emprisonnent et vous libèrent »

Pascal Bély

www.festivalier.net.

" Le cri" de Nacera Belaza a été joué le 15 mars au Théâtre du Merlan de Marseille.

<http://www.festivalier.net/article-29164128.html>



le guide culturelle

Nacera Belaza et sa sœur, à corps et âme

IT GIRL NACERA BELAZA RAGAZZA

Est-ce parce qu'on lui a interdit la danse, spectacle de séduction et de perdition, que Nacera Belaza a dû, dès le départ, se demander comment être danseuse, comment travailler son corps, tout en étant en accord avec sa foi musulmane ? Ce sont ces contraintes qui vont créer le style Belaza. Rien à voir avec les clichés danse du ventre ou dynamique hip-hop... au contraire ! Nacera épure ses gestes au maximum et brouille les contours de son corps pour ne pas l'exposer en objet. Bref, sa danse se réduit à l'essentiel. Comme elle. Jeune femme pudique et obsinée, chorégraphe autodidacte qui se couche pour danser, elle prend

son premier cours officiel à 23 ans et entraîne sa sœur dans sa danse malgré le barroge parental. Un parcours difficile mais une réussite éclatante : elle est récompensée du prix de la Révélation chorégraphique 2008 par le Syndicat de la critique pour « Le Cri », sa dernière création impressionnante. Plateau nu troué de deux points de lumière, Nacera et sa sœur, en jogging, les pieds rivés au sol, se lancent dans la répétition hypnotique d'un seul geste, tandis que la voix de la Callas, déchirante, s'éleve et se mêle aux accents soul rock d'Army Winelhouse. Pour une vision contemporaine de la tronse dans le sillage du minimalisme de Lucinda Childs et d'Anne Teresa De Keersmaeker. Absolument sublime.

■ « Le Cri » : au Festival Plurifelles), théâtre du Merhan Scène nationale, à Marseille, les 14 et 15 mars, au Centre culturel de Limoges le 19 mars, et au Théâtre d'Arles le 31 mars.

LAURENT GOUAARRE

Danse

SÉLECTION CRITIQUE
PAR ROSITA BOISSEAU

COMPAGNIE NACERA BELAZA

Le 11 fév., 21h, Théâtre de la Cité internationale, 21, bd Jourdan, 14^e, 01-43-13-50-50. (8,50-10 €).

 Nacera Belaza et sa sœur Dalila font une fois encore cause et danse commune dans "Le Cri", pièce présentée aux Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis en mai 2008. Sobre, presque raide dans son absence volontaire de costumes (jogging noir et tee-shirt violet), ce duo se révèle paradoxalement vertigineux. Lentement, par la répétition insistante de gestes identiques, les deux complices, toujours situées à quelques mètres l'une de l'autre, créent un suspense étonnant. Une pièce rare dont la sensualité

paradoxalement ascétique se nourrit d'une eau très rare : la justesse et la sincérité.

L'ailleurs en résistance

Danse d'ailleurs, Danse d'existence, danse de résistance à Caen et Tours

A Caen et à Tours, visite à deux festivals programmés directement par des artistes directeurs de centres chorégraphiques nationaux.

Il n'y a pas deux CCN identiques, qui cultivent une interprétation extensive des missions qui leur sont confiées. Pour combattre un isolement artistique sur des territoires où la danse n'est que rarement diffusée, certains de ces établissements lancent leurs propres festivals. Ces manifestations peu argentées sont resserrées sur des périodes courtes et des thématiques singulières. Ainsi gagnent-elles en caractère l'impact auquel elles ne peuvent prétendre en superficie.

A Caen, sous la direction d'Eric Lamoureux et Héli Fattoumi, Danse d'ailleurs progresse loin des tapages de la diplomatie culturelle d'Etat. Loin aussi de l'exacerbation des contradictions liées à l'immigration dans d'autres régions. A Danse d'ailleurs peut se poser la juste distance des regards sur les créations chorégraphiques contemporaines d'Afrique noire et du Maghreb. D'où une culture du paradoxe qui consiste à normaliser les conditions de diffusion et de réception de la création venue de cette région du monde, tout en insistant sur une spécificité qui pourrait risquer de l'exotiser.

Sur le plan théorique, le concept de *pluriversalisme*, cher aux penseurs de la créolité, tend à se substituer à celui d'universalisme, historiquement lourd à manier. En filigrane, se pose la question du caractère supposément universel de la danse (au risque de la mésestimer en tant que langage). La publication festivalière d'une feuille quotidienne titrée *C'est où l'ailleurs ?*, à forte composante poétique, a permis de collecter des points de vues divers : « *Le festival Danse d'ailleurs permet de penser sur la différence. L'Ailleurs c'est le monde, mais c'est contradictoire. Il y a des conflits partout* » (le performer brésilien Luiz de Abreu) ou encore : « *Quand je commence une pièce, j'ai l'intuition de quelque chose, je vais à la rencontre de cette chose et en même temps c'est une aventure totale. On n'est plus les mêmes du début jusqu'à la fin de cette pièce. C'est un déplacement très fort à chaque création. Il est là l'ailleurs* » (la chorégraphe franco-algérienne Nacera Belaza).

De cette dernière était montrée la pièce *Le cri*, créée aux dernières Rencontres de Seine Saint-Denis. Avec grand retentissement. Comme habituellement, la chorégraphe est rejointe sur le plateau par sa sœur Dalila Belaza. Une ressemblance quasi gémellaire relie ces deux jeunes femmes. Cela n'est pas qu'anecdotique. Une question de distance et de proximité se pose là. Elle se redouble dans le lien établi avec les spectateurs. Le duo se place successivement à divers endroits, aussi bien tout en fond de scène que collé au premier rang. Il faudrait questionner ce que le regard public construit pour assimiler le fait qu'il aborde ici deux danseuses contemporaines de physionomie maghrébine.

Nacera Belaza affronte avec une radicalité extrême les complexités d'une danse qu'elle veut préserver de toute ambiguïté sensuelle, conformément aux termes de sa croyance religieuse, tout en mettant son corps au service de cet art possiblement sulfureux. Au premier coup d'œil, *Le cri* ne serait pas sans rappeler les derviches tourneurs, en répétant invariablement un motif unique : alors que les pieds restent obstinément immobiles dans leur position au sol, le buste est engagé dans une giration pendulaire en plan horizontal, demi-cercle balançant vers la droite et vers la gauche, d'une intensité et d'une dynamique de plus en plus accentuées. Les bras simplement ballants au départ, sont ainsi emportés dans des projections de plus en plus déployées en extension, avec cassures angulaires des articulations des coudes.

Par là s'exerce une puissance hypnotique pour le spectateur, tandis que l'immobilité de l'emplacement constamment maintenue au sol et l'impassibilité de l'expression du visage des

deux interprètes obturent fermement tout risque d'un débordement dans la transe et l'abandon. D'où une épuisante exacerbation – côté salle aussi – des tensions entre fixité et vitesse, expansion et austérité, puissance d'impact et minimalisme. Inutile de souligner la haute intention spirituelle de cette chorégraphie, qui fascine par l'intention ultime de son engagement, en même temps qu'elle inquiète par ce qu'elle martèle de rejet de la jouissance. *Le cri* est ici celui de corps en dialogues multiples, exacerbés dans une forme de spasme mystique.

le journal

Edition Départementale

INSTANCES À CHALON

Combats corporels pour le salut d'une vie spirituelle



Le mouvement minimal de l'intime qui s'amplifie

Qu'est ce qui caractérise le plus l'être humain si ce n'est son désir d'être ? Tiraillée entre le déploiement du corps dans son expression la plus intime et la soif individuelle de spiritualité, la chorégraphie de Nacera Belaza donne à voir un moment d'existence proche du sacré. Hier soir dans « Le Cri » la chorégraphe et sa sœur ont exploré des territoires gestuels ancestraux jusqu'aux limites éprouvantes de la transe. La persévérance des mouvements, aussi douce que violente, rappelle celle des derviches tourneurs qui ne s'interrompent qu'à l'annonce de l'évanouissement. Le mouvement minimal et originel s'est amplifié, de l'imperceptible balancement à l'exultant lâcher prise, au travers de répétitions tenaces et maîtrisées à la perfection. « *Le cri c'est lorsque l'arrage ne cède pas* » dit Nacera. Lorsqu'au son d'une cour de récréation, les souvenirs de l'enfance rejaillissent et embrassent une litanie religieuse prégnante et lancinante. Lorsque le corps refuse une explicitation trop facile de l'identité en s'assurant que les mots n'aient qu'un faible pouvoir en comparaison de ce langage sans artifices, premier. Enfin lorsque la mécanique itérative des bras qui fouettent l'espace disperse la confusion et amène à une certaine élévation. Si on ne l'a pas entendu, « Le cri » s'est senti dans la salle.

Entre « Batracien, l'après-midi » de B. Montet, « Lécharpe grise » de D. Dobbels et la création des sœurs Belaza, quelque chose d'un chemin entre la vie et la mort a été emprunté lors de cette avant-dernière soirée d'Instances. De l'ordre d'une succession de spectacle dédiée à l'instinct et aux pulsions, au lent cheminement intérieur et à l'exploration des limites de notre humanité. Ce soir, clôture du festival : 18 heures, rencontre avec Carlotta Ikeda dans la Rotonde de l'EDA : 18 h 45, « Improvisation dansée », Edgard Varèse/Daniel Dobbels, dans la rotonde : 19 heures, « Création 2008 », Cie Instavel, Petit Espace, suivi d'une rencontre avec la Cie : 21 heures, « Uchuu Cabaret » de Carlotta Ikeda, Grand Espace : 21 heures, « Improvisation dansée » à 22 h 30, Rotonde.

L.D.



Nacera Belaza sobre et sensuel.

Nacera belaza présente "Le cri" sa nouvelle création ce mardi 21 et mercredi 22 octobre au Studio Bagouet/Les Ursulines. Nacera Belaza fait partie des chorégraphes novateurs. Elle se distingue par une recherche profonde presque spirituelle. Elle, affirme à propos de sa pièce : « Une de plus grandes libertés n'est-elle pas de refuser le mouvement pour créer l'instant ? Il me semble traiter à travers cette pièce d'un mouvement qu'on pourrait qualifier d'originel puisqu'on le retrouve dans bon nombre de danses traditionnelles, une sorte d'imperceptible

balancement intérieur qui croît à mesure qu'il envahit le corps, comme pour lui donner une dimension supplémentaire qui l'ouvre davantage au monde. »

Balancements à peine perceptibles. Le crissement des sièges fait sentir l'impatience du public. La pièce commence ainsi. Lente. Petit à petit la lumière monte en intensité. Les spectateurs commencent alors à distinguer le corps des deux danseuses. Nacera Belaza impose une danse, dépourvu de tout artifice. Pantalon large, manche longue. Gestuelle minimale. Les balancements s'amplifient lentement. Un souffle fait naître le mouvement, il trouve son origine dans un déplacement qui s'accélère pour occuper tout l'espace scénique. « Le Cri », impose sobrement son caractère à la fois traditionnel et moderne.

Dès les premières minutes cette création nous plonge dans des souvenirs lointains. Des cris d'enfants proviennent d'une cour de récré. Les deux danseuses s'en imprègnent. -un chant régulier se mêle aux cris d'enfants- elles sont envahies par ce souvenir qui retient leurs corps, le mouvement monte lentement en amplitude. La puissance des deux danseuses, la lenteur de leurs gestes, exaspèrent d'impatience le spectateur. Mouvements parfaits, répétés jusqu'à l'étourdissement. Les corps des danseuses assez proches du public laissent percevoir les légers tremblements et l'émotion occasionnés par une perte de contrôle presque totale mais

maîtrisée. » Le cri » est une pièce qui envahit. La danseuse et chorégraphe Nacera Belaza est transportée par la foi. Une pièce sobre de part son caractère sévère et épuré. « Le cri » déborde de sensualité. Pour sa dernière création, » Le Cri », Nacera Belaza reçoit le Prix de la révélation de l'année du Syndicat de la critique.

Danse Le "cri" nouveau de Nacera Belaza pour exister

Pour sa deuxième invitation par Montpellier Danse (la première remonte à l'été 2006), la chorégraphe française d'origine algérienne Nacera Belaza a conservé l'objectif essentiel qui construit sa danse. Comme dans ses précédentes créations (la première, *Périr pour de bon*, date de 1995), il s'agit d'aller au plus près de soi-même, car, dit-elle, « on doit constamment dépasser ce qu'on croit connaître ».

Le cri, titre de la pièce qu'elle présente aujourd'hui au studio Bagouet, a été créé le 15 mai dernier, à l'occasion des Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis - belle reconnaissance d'une chorégraphe



Aller au plus près de soi. D. R.

qui, professant sa foi musulmane, n'a pas la part facile en danse contemporaine, très stéréotypée dans ce domaine. Mais c'est à cette gageure que

se mesure l'impact passionné de ses chorégraphies, qu'elle conçoit quasi exclusivement avec sa sœur, Dalila, « chacune à sa place respective ». En partie une des raisons centrales pour lesquelles « chaque création est une mise à nu ».

Autodidacte, elle a dû inventer une danse qui ne soit ni « divertissement » ni « objet de séduction », pour rester en accord avec les impératifs de la religion musulmane, plutôt sévères sinon contraignants pour la femme. Rien, pour autant, qui la détermine à s'engager dans une forme d'art offensive. Attirée par « le silence et l'impalpable », elle a davantage cherché « à ne pas se sentir divisée » par

son sentiment de foi et ce qu'elle puise dans sa danse. « J'ai dû, avoue-t-elle, soumettre le corps à cette attente » mais, versant plus heureux de la médaille, cela lui a permis de s'écouter réellement.

Le propos qui constitue une des perspectives les plus modernistes de l'art contemporain se voit ici appliqué à la danse. Aussi, chaque chorégraphie de Nacera Belaza est-elle avant tout une création de plus dans son œuvre d'ensemble. *Un cri* nouveau, en effet. ●

Lise OTT

► Studio Bagouet, ce soir, à 20 h.
Réservations : 0 800 600 740.

Lundi 20 octobre 2008

Montpellier PLUS

MONTPELLIER DANSE

Nacera Belaza lance un cri lumineux et épuré



Un duo sur le plateau du studio Bagouet aux Ursulines.

■ **Nacera Belaza est difficile d'approche.** Elle bouscule les évidences forgées par une certaine bêtise née de l'ignorance.

Voici une chorégraphe musulmane qui est au cœur des rapports, toujours difficile, qui se nouent entre sa religion et le corps.

Nacera Belaza trouvera la clé entre ces deux mondes, d'apparence si éloignés, voire ennemis. Pour cela, il lui aura fallu travailler et travailler encore. Vingt ans. Au final, la chorégraphe d'origine algérienne est allée chercher loin, très loin, la réponse à ce besoin viscéral de danser et son accord avec la foi qu'elle vit intensément. C'est dans l'épure que l'on trouve la signature des pièces de Nacera Belaza.

Donc, voici demain soir et mercredi, sur la scène du studio Bagouet aux Ursulines, "Le Cri".

Pour cette pièce, l'histoire a commencé en été 2007 à Alger. Puis en France. Belaza dessine sur le pla-

teau ce qui va, au final, être au-delà du mouvement. Elle va vers l'instant originel.

"Le Cri" commence par un soupir. Un profond soupir. Sur scène le duo exhale quelque chose qui nous plonge dans les premières danses. Celles, tribales, qui poussaient l'âme à travers le corps.

Il serait facile de résumer Nacera Belaza à la sobriété du décor, des costumes. Facile et réducteur. Car cette sobriété reste une façon de vivre. Si "Le Cri" paraît de prime abord glacial, la gestuelle de Nacera Belaza, et celle de sa sœur Dalila, rendent l'ensemble sensuel. Tout cela pour aller vers un accord parfait entre « *le moi profond et tout ce qui vit autour* », explique Nacera Belaza.

Jean-Jacques Sarclat

► Le Cri, Nacera Belaza, demain soir et mercredi à 20 h. Studio Bagouet / Ursulines. Tarifs de 9 à 13 €. www.montpellier-danse.com

Distinction

Nacera Belaza, qui a été pendant deux ans en résidence au Forum, croule sous les éloges. Après le succès critique et public de sa dernière chorégraphie, «Le Cri», présentée au Forum les 15 et 16 mai dans le cadre des Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis, c'est le syndicat professionnel de la critique de théâtre, musique et danse, qui l'a distinguée. Il vient de la désigner : révélation chorégraphique de l'année. Nous publions un extrait de la lettre de félicitations que lui a envoyée Didier Mignot, maire du Blanc-Mesnil.



Félicitations

Le 19 juin 2008
Madame

(...) Je tenais à vous féliciter très chaleureusement pour cette distinction et vous

«Vous dire l'honneur que vous nous faites de travailler en résidence dans notre ville.»

dire l'honneur que vous nous faites de travailler en résidence dans notre ville. En vous souhaitant pleine réussite dans vos projets, je vous prie d'accepter mes remerciements les plus vifs.

Didier Mignot, maire

I Rencontres luogo di scoperta

PARIGI - In Francia ci sono molti festival riservati ai giovani coreografi. Il riferimento però per tutti sono i Rencontres internationales di Seine-Saint-Denis.

Il dipartimento di Seine-Saint-Denis si trova a nord di Parigi, una zona 'particolare' che annovera luo-

È seguendo questo spirito che quest'anno, tra metà maggio e metà giugno, i Rencontres hanno proposto 24 artisti in 9 teatri, e qualche momento significativo. La pièce di Nacera Belaza fa parte di questi momenti. Il suo *Le Cri* è una sorta di adattamento

suono quasi impercettibile, l'altra una donna nascosta nella sua giacca a vento che propone una gestualità convulsiva, sovente sviluppata al suolo, su un fondo bianco in una luce cruda e su una musica assordante. Un po' semplicistico certamente, ma il tutto si risol-



"Le Cri" di Nacera Belaza ai Rencontres chorégraphiques de Seine-Saint-Denis (foto C. Dardé)

ghi molto ricchi (l'aeroporto di Roissy, il celebre stadio di Francia, la Necropoli dei re di Francia nella Basilica), ma è anche il dipartimento più povero dell'intero esagono per reddito pro capite. È lì che si svolgono i Rencontres Internationales. Il dato è storico. Nel 1969, in un ginnasio della città di Bagnolet,

un coreografo e danzatore, Jaque Chaurant, crea un concorso per giovani coreografi: il Ballet pour Demain. Fino al 1985 la manifestazione ha mostrato tutto quello che la danza avrebbe dato non solo alla Francia, ma all'Europa tra la fine degli anni Settanta e gli inizi dei Novanta (da Susanne Linke a Dominique Bagouet passando per Jean-Claude Gallota, Mark Tompkins, Claude Brumachon, Angelin Preljocaj). Nel 1986 diviene biennale, cambia spirito, ma non perde la sua importanza. Nel 2000 Anita Mathieu, la nuova direttrice, rompe nuovamente con il passato. La programmazione ritorna annuale, non più la formula del concorso, ma una selezione che getta le basi ai futuri Rencontres: il luogo in cui si fa il punto sullo stato coreografico del mondo.

della danza tradizionale maghrebina al minimalismo ripetitivo americano. Un duetto senza pathos né

ve con l'arrivo di un fisarmonicista che suona un ritornello nostalgico su una sedia. Il ruolo risulta squa-



"D'Eux" di Fabrice Lambert (foto Fabrice Lambert)

effetti che emana una potenza sconvolgente. In un assetto laci raffinato, i corpi delle due interpreti, Nacera e Dalila Belaza, sembrano agitate da un maremoto: nessun gesto all'inizio, ma un fremito su una salmodia di voce. Via via la voce del cantante Larbi Bestam s'impone, i corpi si amplificano e conquistano tutto lo spazio. Con un mix di Callas nella *Traviata* e di Amu Winehouse il lavoro si sviluppa nel piacere intenso di danzare senza abbandonare le origini, la tradizione, i valori antichi che vengono con maestria trascritti.

D'Eux di Fabrice Lambert non è così forte, ma si caratterizza comunque per una grande sobrietà di costruzione. Due parti definite e opposte: una vede un uomo nudo sul fondo nero che si sposta con ampiezza in una luce debole e un

mato, la luce non ha più il suo candore, la danza sparisce. Come se il confronto assoluto dei contrasti non sfociasse che in una delusione. È la cifra di Lambert: proposte tanto intelligenti quanto

operative. Dal 2001, dopo il suo *No body, never mind* mette in scena idee semplici e leggibili per attirarci nella trappola di aver compreso. Il suo *Abdôdôre* ('05), sulle lettere dell'alfabeto, è stato un modello del genere. Con *D'Eux* aggiunge un tassello al suo edificio della destabilizzazione che funziona benissimo. Ma vanno citate anche altre proposte di questi Rencontres. *Quelqu'un va danser* di Radhouane El Meddeb e *La tombe du plongeur* del gruppo la Zampa di Tolosa e *Sister* della promette Kataline Patka. Una risposta viva, quella dei Rencontres, a tutti i detrattori del nuovo che affermasse "che non succede più nulla sulla scena contemporanea". Basta un viaggio a Seine-Saint-Denis per accertare il contrario. (p.v.)

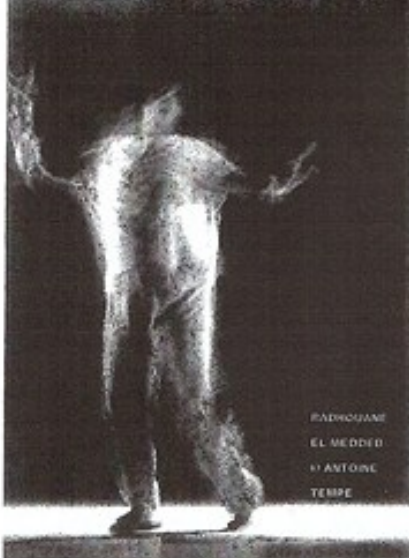


Le Cri de Nacera Belaza

Avec *le Cri*, Nacera Belaza se concentre sur un mouvement que l'on pourrait presque dire minimal, mais avec une obstination, un acharnement qui n'appartiennent qu'à elle et qui donnent toute sa dimension à la chorégraphie. Car avant tout, c'est bien de chorégraphie – art en voie de disparition par les temps qui courent – qu'il s'agit. Soit une gestuelle qui travaille cette alliance curieuse que sont le corps, l'espace et le temps. Qui les organise précisément pour leur donner du sens, de l'épaisseur aussi. Et Nacera Belaza réussit magistralement à nous captiver par son exigence implacable, sa recherche inlassable d'une véritable écriture du mouvement. Rien n'est laissé ni au hasard, ni à l'à-peu-près. Pas une minute de trop. Pas une image inutile. Et une bande-son d'une rare intelligence. De cette rigueur sans fioritures, sans le moindre racolage affectif ou la moindre tentative séductrice, surgit une des seules qualités valides en danse, l'évidence de la simplicité. *Ce Cri* nous laisse sans voix !

Agnès Izrine ▸ Forum du Blanc-Mesnil/Rencontres de Seine-Saint-Denis

PARIS



RADHOUANE
EL MEDDEB
+ ANTOINE
TERRE

RENCONTRES CHORÉGRAPHIQUES INTERNATIONALES DE SEINE-SAINT DENIS
Nacera Belaza und Radhouane el Meddeb sind zwei der Hoffnungsträger bei den *Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint Denis* bei Paris. Wir fragten die beiden nach der Rolle ihrer Herkunft für ihre Choreografien

Radhouane el Meddeb: Ich bin in Tunesien aufgewachsen, habe dort die ersten 25 Jahre meines Lebens verbracht und lebe seit 13 Jahren in Paris. Das Nachdenken über meine Identität betrifft aber nur meinen Körper. In ihm steckt meine persönliche Geschichte. Wie platziere ich dieses runde Etwas im Raum? Darum geht es, nicht um meine Herkunft. Die spielt doch in meiner Generation für einen Künstler keine Rolle mehr. Ich wurde zuerst Schauspieler, und zwar aus Zufall, weil ich meine ältere Schwester zu einer Audition begleiten musste. Als Frau durfte sie nicht allein gehen. Ich spielte auch vor, und wir wurden beide genommen. Mich interessierte Theater gar nicht. Doch meine Schwester konnte ohne männliche Begleitung nicht hingehen. So blieb ich auch dabei. Die Bühne hat mich einer sehr religiösen Periode entrisen. Ich war damals so mystisch, dass meine Eltern sich Sorgen machten. Im Theater spielte ich in Tunesien aktuelle Stücke, in Frankreich Klassiker. Aber ich brachte immer eine körperliche Dimension ein. Viele hielten mich für einen Tänzer, trotz meines rundlichen Körpers. Ich nahm Tanzkurse, aber meist fragte man mich, wen ich denn anmelden wollte. Erst Lisa Nelson ermutigte mich, zum Tanz zu wechseln. Weil ich meine persönliche Vergangenheit allein verarbeiten muss, mache ich nur Solostücke. Aber für *«Quelqu'un va danser ...»* bat ich Mathil-

de Monnier und Héli Fattoumi um Feedback. Ich rede in meinen Stücken nicht, ich will nicht, dass man in mir den ehemaligen Schauspieler wahrnimmt. Der Blick auf mich und meinen Körper ist das Thema.

Mein Name ist tunesisch, aber ich habe halt keine gebräunte Haut. Oft spüre ich unterschwellige Überraschung, eventuell sogar Enttäuschung bei denen, die einen gebräunten Adonis mit matter Haut erwarten. Ich bin nun mal blass und dicklich. Ich definiere mich nicht als Araber, sondern als nordafrikanischen Mittelmeerrainer. Ich finde, die südspanische Gesellschaft steht der

tunesischen näher als der französischen. Man nimmt sich Zeit für seinen Blick auf den anderen, ist großzügig. Im Norden ist selbst der Blick auf das Gegenüber egoistischer.

In Tunesien selbst gab es, als ich studierte, nur wenig zeitgenössischen Tanz, aber das Land war offen für sehr gemischte Einflüsse. Tanz sah ich viel im italienischen TV, darunter auch deutsches Tanztheater, das mich sehr beeinflusst hat. Thema meines neuen Solos ist die Verschiedenheit meiner kulturellen Einflüsse, von Oum Kalthoum bis Patty Smith, von *«Schwanensee»* bis Pina Bausch. Es ist eine Hommage an meine persönliche Mythologie der Bühnenstars. In Tunesien gab es solche Stars nicht, darum ist das Land nur durch meine Eltern vertreten. Sie kommen aus bescheidenen Verhältnissen und gaben viel Geld für die Bildung ihrer Kinder aus, legten Wert darauf, dass ich früh Französisch lernte. Schon in meiner Jugend *«tanzte»* ich viel für sie, ganz allein.

Nacera Belaza: Ich komme aus Algerien, wo ich immer Bemerkungen hörte wie: *«Der zeitgenössische Tanz entspricht uns nicht, unsere Identität ist der traditionelle Tanz.»* Ich sah dort öfters schöne traditionelle Darbietungen, eine wahre Öffnung zum Publikum, um einen gemeinsamen Raum zu kreieren. Dem zeitgenössischen Tanz fehlt das. Alle traditionellen Aufführungen die ich sah, basieren auf einer ursprünglichen, schwingenden Bewegung, von der aus sich die Gestik entwickelt. Das kann zur Trance führen. In *«Le cri»* untersuche ich, was davon bleibt, wenn man alle folkloristischen Elemente entfernt. Es ist wie durch die Luft gleiten, eine Art Urbewegung der Menschheit. In den zwölf Monaten Arbeit an dem Stück habe ich

praktisch eine einzige Bewegung getanz. Diese Wiederholung öffnete mir einen Weg zu mir wie nie zuvor. Für Algerier bedeuten diese Schwingungen gleichzeitig Schmerz und Befreiung, sowohl persönlich als auch in Bezug auf die Geschichte des Landes. Es steckt auch Spirituelles dahinter, wie bei den drehenden Derwischen.

Ich kam mit fünf Jahren nach Frankreich, war aber nie von Algerien abgeschnitten, verbringe jedes Jahr einen Teil meiner Zeit dort. Dort stellte ich fest, dass mein Stil, der in Frankreich immer als sehr feminin bezeichnet wird, in Algerien männlichen Tänzern überhaupt kein Problem bereitet. Da verstand ich, dass meine Körpersprache aus der algerischen Kultur stammt.

In Körpern westlicher zeitgenössischer Tänzer bedeuten solche Bewegungen nicht dasselbe wie in einem Körper, der aus dieser Kultur stammt. Darum interpretiere ich meine Stücke generell auch mit meiner Schwester zusammen. Ich wollte diesen kulturellen Kriterien immer entkommen, doch mit der Zeit wird mir mehr und mehr bewusst, dass darin etwas Grundsätzliches liegt. Wenn man sich darauf einlässt, kann man einen Dialog auslösen, z. B. ein algerisches Publikum an heutige Formen heranzuführen. Und in *«Le cri»* kann ich die vertikale Dimension der Gnaouwa-Musik mit der horizontalen von Nina Simone, der Callas oder Pop verknüpfen.

Interviews: Thomas Hahn

Beide Produktionen werden bei den *Rencontres chorégraphiques* uraufgeführt: Radhouane El Meddebs *«Quelqu'un va danser ...»* am 24., 25. Mai in Saint-Ouen, Espace 1789 und Nacera Belazas *«Le cri»* am 15., 16. Mai in Blanc-Mesnil, Le Forum



NACERA BELAZA
+ ROGER FUSCIARD

Rencontres chorégraphiques
internationales de
Seine-Saint-Denis
jusqu'au 8 juin.
Du 21 au 23 mai.
À 19 h : Taoufik Iseddou;
à 20 h 30 : Fabrice Lambert,
au Centre national de la danse,
à Pantin. Rens.: 01 55 82 08 01.

Amener de l'étrange et des étrangers dans le 93, considérer que la danse est toujours et plus que jamais un secteur artistique en pleine effervescence, faire en sorte que les spectateurs de toute sorte puissent accéder aux œuvres les plus pointues, grâce à l'efficacité et la pertinence d'un service des relations avec le public: tels sont quelques-uns des paris des Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis.

Anita Mathieu, directrice, n'a de cesse d'aller à la découverte de compagnies qui n'ont pas forcément pignon sur rue. Elle ne le fait pas pour être la programmatrice la plus avant-gardiste de France et de Navarre, mais animée par la conviction que la rencontre est encore un mot important du dictionnaire: «La création contemporaine, dit-elle, affirme ses préoccupations, investit des écritures du corps, questionne les représentations du monde et décrypte sa complexité. Les artistes informent, nourrissent un dialogue avec le public, bouleversent nos habitudes, inventent des mondes inattendus, percutants, déroutants.»

Mangas. C'est exactement ce qui s'est passé en ouverture de ce festival déployé dans le département (huit lieux concernés). Au Forum de Blanc-Mesnil, triste théâtre sur une triste place balayée par les vents, l'Italienne Teodora Castellucci a fait surgir du noir du plateau des créatures cauchemardesques, qui pourraient intégrer les mangas japonais. Sur la musique électrisée de Demetrio Castellucci, un coq rouge vif (ou peut-être un homard) s'agitte jusqu'à la tétanie des membres supérieurs. C'est dense, intense, sans espoir d'un retour à la normalité, à l'état humain. La bête s'ébroue, terrorise les enfants dans la salle. La vilaine sorcière disparaît. Surgit une autre bestiole, un scorpion blanc, tout aussi inquiétant avec son dard prêt à piquer. Le mouvement est plus lent, comme suspendu. Puis tout retourne au noir.

Dans *à elle vide*, spectacle très plastique, sans commentaire, les deux interprètes deviennent des guerrières de science-fiction. Ammonciatrices d'un temps ravagé par la violence et la jalousie. C'est étonnant. Le trio proposé par Diego Gil

(Pays-Bas-Argentine), *Creating Sense*, est plus classique. Dans un mouvement continu comme un adage, les interprètes semblent chercher la syntaxe qui pourrait organiser leurs phrases, leurs mots. Comment passer de l'un à l'autre? Comment construire une fiction chorégraphique à partir des gestes du quotidien? Ils trouvent la réponse dans un élan commun, timidement, trop discrètement.

A l'inverse, le duo proposé par Nacera Belaza (France-Algérie) est d'une beauté brutale. On avait déjà vu le travail de la cho-

Dans à elle vide, Teodora Castellucci étonne par une œuvre intense, sans espoir de retour à la normalité.

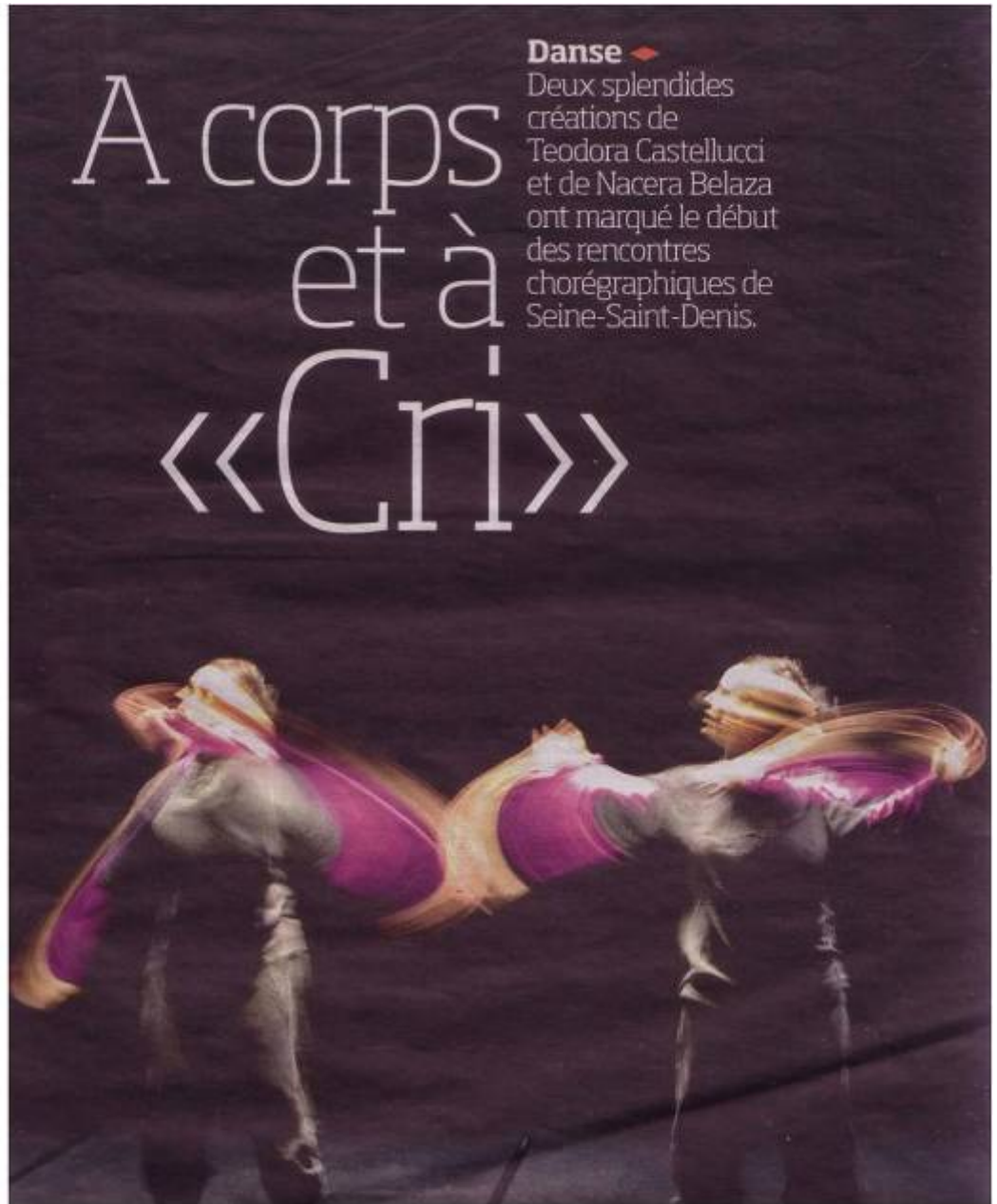
régraphie, intéressant mais sans commune mesure avec ce qu'elle propose ici. *Le Cri* nous rappelle des pièces définitives

et sans concession qui ont marqué l'histoire de la danse contemporaine, comme celle à bout de souffle d'Anne Teresa De Keersmaecker, *Fuse* (1982). Etrange cri que celui qui surgit de deux sœurs réunies sur la scène (Nacera et Dalia). Dans un costume qui évoque précisément les prisons de femmes, elles ne bougent pas d'un poil. Ancrées dans le sol,

sans déplacement dans l'espace, elles n'en dansent pas moins. Buste et bras se libèrent. *Le cri*, dit Nacera Belaza, c'est lorsque l'ancrage ne cède pas. Et rien ne risque de céder dans cette pièce impressionnante d'honnêteté, d'acharnement, de pur plaisir. **Trajets.** *Le Cri*, sans jeu de mot, laisse sans voix. Les visages des danseuses sont transfigurés en fin de représentation. Ne vivant que par les sons qui leur

parviennent, les deux femmes s'échappent à travers une danse sexuelle, voluptueuse, autant que rageuse. Pas de transe, ni de danse du ventre pour satisfaire un public en mal d'exotisme. Nacera Belaza tranche dans l'espace. Le geste, la parole sont incisifs. Deux corps distincts pour un même trajet, ou peut-être l'inverse, deux trajets différents pour des corps indistincts. Puissant.

— MARIE-CHRISTINE VERNAY



A corps et à «Cri»

Danse ♦
Deux splendides créations de Teodora Castellucci et de Nacera Belaza ont marqué le début des rencontres chorégraphiques de Seine-Saint-Denis.

Culture

La gestuelle de Nacera Belaza, emportée par la foi et le plaisir

« Le Cri » a ouvert les Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis



De gauche à droite, Dalila et Nacera Belaza. AGATHE POLIPENEY/FEDEPHOTO

Danse

Anti-séduction. A ce point-là, impossible de prendre ça pour une pose « pauvre » ou tendance « banlieue ». Depuis le pantalon de jogging et le t-shirt noirs informes jusqu'au plateau vide rongé par l'obscurité, la sobriété de Nacera Belaza est une évidence, un mode de vie et un point de vue sur le monde.

Pourtant, sous des dehors sévères, *Le Cri*, spectacle d'ouverture des Rencontres chorégraphiques

internationales de Seine-Saint-Denis, se révèle terriblement sensuel. Une fois encore, cette nouvelle pièce de la chorégraphe d'origine algérienne arrive de loin. Bande-son assourdie, voix étouffée du chanteur (Larbi Bestam), corps qui passent d'un pied sur l'autre dans un halo de lumière jaune. Lentement, Nacera Belaza et sa sœur Dalila font chauffer le mouvement jusqu'à ce qu'il les déborde en grandes vagues souples. Rivées au sol, elles semblent à la fois s'y visser et s'élever.

Ce paradoxe se répercute sans fin dans la pièce, véritable exercice de jouissance très strict. Minimaliste (un module de danse, un seul) et expansive, elle met dans la balance l'ascèse et la transe. La répétition et l'insistance maîtrisées du mouvement dérèglent l'horloge interne des interprètes pour emballer le système nerveux. Le plaisir se lit sur les visages. Qu'ils sourient ou se crispent dans une expression d'égarement presque douloureux, rien de factice dans leur extase.

Inspiré par la danse traditionnelle, *Le Cri* tisse des correspondances entre la religion et le quotidien. Nacera Belaza ne s'en cache pas : musulmane, sa foi la porte et construit son art de l'intérieur. Interdite de danse pendant toute sa jeunesse (celle-ci étant assimilée à une affaire de séduction et de frivolité), elle cherche depuis la création de sa compagnie en 1987 et avec plus d'une dizaine de pièces à son actif des moyens de raccorder le spectacle et sa religion.

Un pacte avec le plateau

Corps en retrait, gestuelle réduite, obscurité massive qui sape régulièrement les images... Un travail immense. Depuis des spectacles comme *Périr pour de bon* (1995) ou *Point de fuite* (1997), toute son œuvre raconte l'histoire d'une femme qui passe du sol à la verticale en se libérant.

Le Cri en apporte une nouvelle preuve. En signant un pacte toujours intransigeant avec le plateau, Nacera Belaza trouve des solutions de plus en plus ajustées à son désir de danse. Sur un mixage magique des voix de La Callas dans *La Traviata* de Verdi et de la rockeuse Amy Winehouse, cette entreprise déraisonnable prend un tournant très émouvant. Avec *Le Cri*, Nacera Belaza signe une rêverie majeure sur l'humain et son désir de spiritualité en s'autorisant le plaisir. ■

ROSITA BOISSEAU

Le Cri de Nacera Belaza aux Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis. Forum Culturel, 1, place de la Libération, Le Blanc-Mesnil. Tél. : 01-48-14-22-00. Les 15 et 16 mai, à 21 heures. De 11 € à 16 €.

Danse

Dévouée corps et âme

La chorégraphe Nacera Belaza choisit la foi comme contrainte artistique.

Nacera Belaza occupe une place très à part dans la galaxie de la danse contemporaine. Depuis sa première pièce intitulée *Péris pour de bon*, créée en 1995, cette chorégraphe d'origine algérienne et de foi musulmane n'a cessé de chercher un accord serein entre son art et sa religion. Une recherche de longue haleine pour faire naître une danse austère et belle. Le 15 mai, c'est elle qui ouvre les Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis avec sa nouvelle pièce pour deux interprètes et un musicien. *Le Cri*.

Quelle place tiennent le corps et la danse dans la religion musulmane ?

Nacera Belaza : Je tiens d'abord à préciser que j'ai une relation particulière avec la religion musulmane. Je ne suis pas dans le dogme et l'application stricte d'indications qui commanderaient mon comportement. Je connais "l'essentiel" de ma religion, avec laquelle j'ai un rapport de questionnement permanent.

En ce qui concerne la danse, on n'en parle pas de manière directe. On ne dit pas qu'elle est interdite mais qu'on ne doit pas se servir de son corps comme d'un objet de séduction. La danse étant alors assimilée à un divertissement, alors même qu'elle est devenue à mes yeux une exploration de l'être humain.

Concrètement, comment êtes-vous devenue chorégraphe ?

N.B. : j'ai longtemps travaillé dans la clandestinité. Je suis une autodidacte, je me suis construite toute seule. Dans certaines mentalités, la danse reste assimilée au divertissement, au cabaret et à la séduction facile qui entraînent la perte. Peur et interdiction donc. Je ne pouvais pas prendre de cours. Mais c'est finalement parce qu'on m'a interdit la danse que je me suis posé les bonnes questions sur les raisons profondes de mon envie de danser et de ce que je voulais montrer sur scène. Je danse avec ma foi. J'ai mis près de vingt ans de ma vie à trouver les moyens spectaculaires de le faire.

Quelles ont été les étapes de la construction de votre danse ?

N.B. : j'ai avancé à tâtons pour trouver mon chemin personnel. J'avais la peur au ventre de ne pas trouver le lien entre mon désir de danse et ma foi. Je ressentais la nécessité d'un sens absolu. J'ai plongé dans l'intériorité, exploré toutes les zones de mon corps pour chercher à épaissir le dedans. Je freinais chaque geste qui devait être épuré au maximum. Pas question de se disperser. C'est toute la question de la représentation qu'il s'agissait au fond de démonter. J'ai noyé le plateau dans le noir, effacé pudiquement les contours du corps pour ne pas le transformer en objet. Mes spectacles ont été longtemps sombres et graves. Cela change un peu depuis quelque temps.

Comment cette quête complexe d'un geste chorégraphique a-t-elle ou non modifié votre foi ?

N.B. : Ma foi est plus vive, plus ouverte sur le monde. Ce n'est pas une chose précieuse que je couve mais un lien aux autres et à la vie.

Vous dansez souvent avec votre sœur Dalila. Est-il difficile de partager vos préoccupations avec des danseurs non musulmans ?

N.B. : Ce que j'ai du mal à partager avec le danseur, c'est un questionnement qui dure depuis vingt ans et une exigence existentielle très forte. Je ne peux travailler qu'avec des interprètes que j'ai formés ou dont la quête intime rejoint la mienne. **Rosita Boisseau**

Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis, du 15 mai au 8 juin, Bagnolet (93). Tél. : 01-55-82-08-01 et www.rencontreschorégraphiques.com. [11-16 €, projection du 17 mai 4 €].

Une scène du "Cri", nouveau spectacle de la chorégraphe musulmane Nacera Belaza.



BLANC-MESNIL

La danse contemporaine à l'honneur

La salle Barbara va se transformer en véritable scène de la danse contemporaine ces mercredi 15 et jeudi 16 mai pour accueillir à 19 h 30 la chorégraphe Nacera Belaza et sa troupe. *Le Cri*, sa dernière création, traite de « *La danse traditionnelle comme l'expression d'une identité* ».

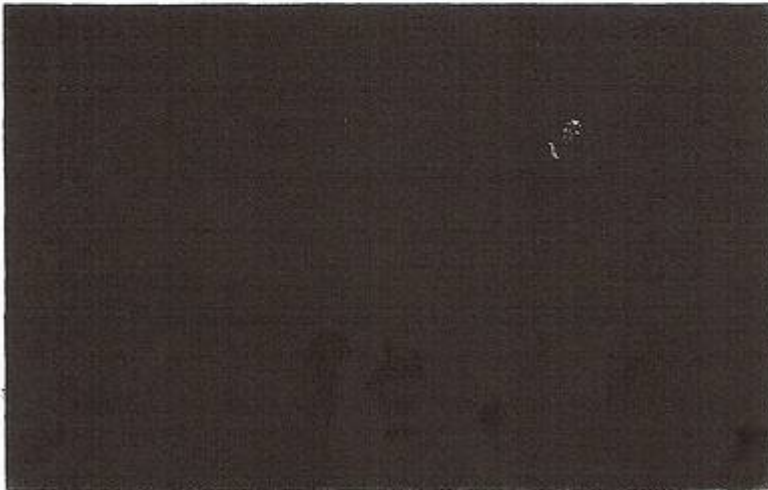
Née en Algérie, Nacera Belaza est arrivée en France à l'âge de 5 ans. Après des études de lettres, elle décide de se consacrer à la danse et fonde sa propre compagnie en 1987. Elle est l'auteure de nombreuses créations : *Chacun sa chimère* (1992), *Récif* (1996), *Le sommeil rouge* (1999-2000), *Paris-Alger* (2003) ou encore *Le pur hasard* (2005). Depuis 2005, sa compagnie est en rési-

dence pour trois ans au Forum de Blanc-Mesnil et intervient auprès de différents publics amateurs.

Le Cri fait partie des trois spectacles programmés au Blanc-Mesnil dans le cadre des « Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis ». Jusqu'au dimanche 8 juin, les amateurs de danse contemporaine pourront découvrir d'autres artistes à Bagnolet, Montreuil, Pantin, Tremblay-en-France, Saint-Ouen, Bobigny et Saint-Denis.

L. L.

Réervations au 01 55 82 08 01 ou sur www.rencontres-choregraphiques.com.



Nacera Belaza (à droite) présentera sa dernière création, *Le Cri*.

Ça commence en beauté par *le Cri*

FESTIVAL · Nacera Belaza ouvre
les Rencontres chorégraphiques
internationales de Seine-Saint-Denis.

La dernière création de Nacera Belaza, intitulée *le Cri*, ouvre les Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis (1). D'origine algérienne, Nacera Belaza se met en scène aux côtés de sa sœur Dalila. Les deux danseuses, vêtues de bleu foncé, évoluent sous une faible lumière (Éric Soyer), imposant à leur bassin un mouvement de balancier d'abord à peine perceptible. Cette rotation lancinante gagne en puissance au point d'enfin contaminer leur cou et leurs bras, tandis que Larbi Belstam, a cappella, psalmodie une mélodie répétitive en arabe. L'exercice va durer une bonne cinquantaine de minutes. En cours de route, les gestes ralentiront, pour mieux repartir de plus bel tandis que la sueur perle au front des interprètes.

Nacera Belaza donne un seul mouvement sans fin multiplié par deux. « Mon propos artistique, dit-elle dans le texte de présentation, ne s'élargit pas mais, au contraire, se concentre sur son point d'origine. » Ce

point d'origine, c'est le ventre, essentiel dans la danse orientale. En procédant ainsi, ne met-elle pas justement en question cette tradition ancestrale ? En donnant corps de nouveau à ce carcan d'origine ne s'en dégage-t-elle pas plus subtilement qu'en le reniant ? Ce mouvement immuable parvenu à une densité extrême interroge aussi la séduction artificieuse du geste dansé occidental.

Dans *le Cri*, à proprement parler, le corps ne s'exprime pas. Il explore, acquérant d'autant plus de liberté qu'il se contient. Nacera Belaza dit encore : « Il s'agit, avec *le Cri*, d'un simple mouvement intérieur en crescendo, qui soulève l'être entier et l'arrache à sa condition. »

Muriel Steinmetz

(1) Du 15 mai au 8 juin, dans huit villes (Le Blanc-Mesnil, Bagnolet, Montreuil, Tremblay-en-France, Pantin, Saint-Ouen, Saint-Denis, Bobigny). Tél. : 01 55 82 08 01 ou www.rencontres-choregraphiques.com.

Envoûtante Nacera Belaza à Tunis

Publié le 6 mai 2008

Elles sont deux sur scène. Deux miroirs, deux ombres, deux sœurs qu'on dirait jumelles. Leurs pieds sont solidement ancrés dans le sol. Elles portent des pantalons et des t-shirts noirs, amples, dont dépassent des manches violettes. La scène est sombre, seules leurs silhouettes sont éclairées. Des haut-parleurs surgit une musique troublante, mélange de voix différentes, presque opposées : un chant soul d'une grande douceur, et une voix traditionnelle, comme un écho berbère. Peu de mouvements émanent des deux corps face à nous, sur cette scène de Ness El Fen, à Tunis. Seuls leurs bras, doucement, comme une berceuse, se mettent à bouger, à décrire des arcs de cercle de plus en plus rythmés, comme le réveil d'un corps longtemps engourdi par on ne sait trop quelle force. Dans la salle, il fait une chaleur étouffante. Les spectateurs se serrent les uns contre les autres sur les gradins, le souffle en suspens. Les deux danseuses s'approchent au bord de la scène, reprennent leur mouvement de balancier, alors que s'élève, cette fois-ci, la voix magique de la Callas. Puis, brusquement, une musique rompt le rythme de l'opéra, les danseuses remplissent l'espace. Avant de reprendre, toujours, ce même balancier envoûtant. Il se passe quelque chose de magique dans cet espace où sont soudain réunis un public avide de prendre, des danseuses avides de donner. Sur leurs visages éclairés de lumière jaune, tout s'ouvre, au fur et à mesure que la musique emplie les lieux. Des sourires, des regards pleins d'espoir. Et un tonnerre d'applaudissements. Comme si ces deux femmes, en 45 minutes, étaient parvenues à suspendre le temps. Et à suspendre nos yeux à leurs visages. « Le cri », leur chorégraphie, est en cours de création. Tunis en a eu la primeur, dans le cadre de « Dans l'Afrique danse », avant la région parisienne : Nacera et Dalila Belaza danseront aux prochaines Rencontres chorégraphiques de Seine-Saint-Denis.

Sarah Elkaim

Afrique Magazine